

Journée d'Actualité Archéologique en Territoire Eduen



Actes de la journée du 22 octobre 2021
Service Archéologique de la Ville d'Autun



Service
Archéologique
Ville
Autun



Illustration de couverture :
Campagne de fouille 2020.
PCR La genetoye
(crédit : Y. Labaune).

Ci-dessus :
Ouverture d'un sarcophage
en pierre. Fouille de
Saint-Pierre l'Estrier
(crédit : Ch. Fouquin, Inrap).

Ci-dessous :
Vue générale de la fouille
de St-Pierre l'Estrier
(crédit : Ch. Fouquin, Inrap)



Préface

La journée d'actualité archéologique en territoire Eduen, est un événement remarqué chaque automne. Temps privilégié d'échange et de partage autour des récentes découvertes archéologiques des sous-sols d'Autun et de la région, elle réunit avec la même ferveur les passionnés et amateurs du patrimoine, et les professionnels et scientifiques qui nourrissent de leur travail nos connaissances.

La présente brochure transcrit l'ensemble des interventions sur les résultats des fouilles préventives et programmées à Autun et en région pendant l'année 2020, qui nous ont été présentés lors de la journée du 22 octobre 2021.

Cette journée fut belle à de nombreux égards. D'abord parce que l'actualité en la matière était riche, en pleine relation avec les nombreux chantiers exécutés au gré des projets publics et privés en cours sur l'agglomération et en Bourgogne-Franche-Comté, et qui nous amènent à conforter, découvrir ou mieux interpréter un certain nombre de données sur l'occupation passée de notre cité bimillénaire. Elle fut aussi réjouissante car c'est à cette occasion que fut présenté, pour la première fois au public,

l'exceptionnel vase diatrète, une des pièces exceptionnelles découvertes par les équipes de l'Inrap, dans les fouilles la nécropole paléochrétienne de Saint-Pierre l'Estrier. A la clé une visibilité nationale et internationale qui se traduira, quelques mois plus tard, par la grande exposition « D'un monde à l'autre » au Musée Rolin, sur la place d'Autun dans cette période de l'Antiquité tardive encore trop méconnue.

Merci à toute l'équipe du Service Archéologique de la Ville d'Autun, sous la conduite de Yannick Labaune, qui poursuit un travail remarquable pour découvrir, documenter et valoriser auprès du grand public le fruit de ces recherches. Merci aux nombreux intervenants présents pour leur collaboration, au Service Régional d'Archéologie de la Direction des Affaires Culturelles de Bourgogne Franche-Comté pour leur soutien, ainsi qu'à l'ensemble des partenaires impliqués.

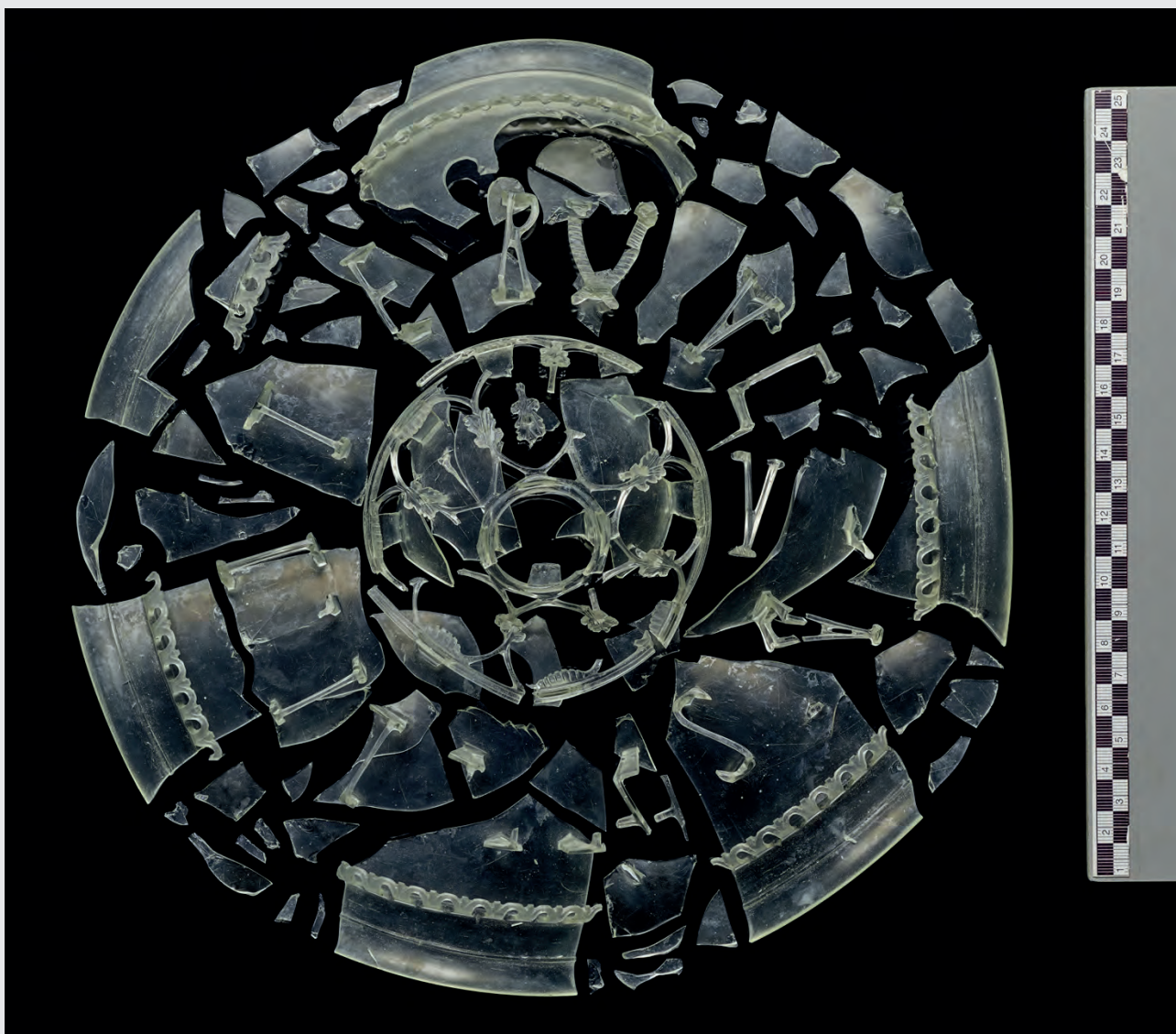
A parcourir, conserver et relire, sans modération !

Vincent CHAUVET
Maire d'Autun

Membre du Comité Européen des Régions



Vue du futur complexe muséal, avec de gauche à droite, l'ancien palais de justice l'ancienne prison panoptique, l'hôtel Lacomme puis l'hôtel Rolin (crédit : Com'Air).



Vase diatrète de Saint-Pierre l'Estrier démonté et nettoyé avant recollage (crédit : R. Müller, Römisch-Germanisches Zentralmuseum, Mainz).

Table des matières

Préface.....	3
Le quartier artisanal de la Genetoye.....	7
Stéphane Alix	
Le projet de musée Panoptique, premiers résultats de l'expertise archéologique préalable à la réalisation des travaux.....	23
Yannick Labaune	
Aperçu des résultats des campagnes de recherche 2020-2021 sur l'oppidum de Bibracte.....	33
Andrea Fochesato	
Le site d'Autun « Saint-Pierre l'Estrier » - Premiers éléments.....	41
Carole Fossurier, Nicolas Tisserand, Michel Kasprzyk	
Nouvelles données sur l'extrémité occidentale du <i>decumanus</i> D9. La fouille de la Clinique du Parc 2019. Autun « 6 Avenue du Morvan »	47
Jérôme Besson	
Le trésor du sanctuaire antique de <i>Cobannus</i>	55
Pierre Nouvel, Matthieu Thivet, Rebecca Perruche, Loïc Gaëtan	
De la RCEA à l'A79 : fouille d'un atelier de potiers antiques à Toulon-sur-Allier, <i>La Forêt</i> (03).....	61
Gabriel Rocque, Maud Labalme, Mickaël Bandiera	
Liste des intervenants	69

Le quartier artisanal de la Genetoye

Stéphane Alix

Responsable d'opération, Inrap, UMR 6249 Chrono-environnement



Fig. 1 Vue générale de l'opération (cliché Com'Air).

1. Les résultats de la fouille de 2020 sur la principale zone d'investigation

La campagne de fouille 2020 (fig. 1 et 2) sur le quartier artisanal antique de la Genetoye visait deux objectifs parallèles : d'une part revenir sur les parties stratifiées recelant des niveaux d'artisanat métallurgique et finir de les fouiller, d'autre part, explorer la limite est du quartier artisanal, au contact du sanctuaire. Ces axes servent les deux problématiques conjointes de notre programme : l'étude de la dimension artisanale du quartier et l'analyse de la structuration du *suburbium* de la Genetoye.

Dans la zone d'investigation principale (zone 7), la campagne de 2020 a permis de largement compléter l'étude des ateliers et des autres occupations, amorcée en 2019 (fig. 3).

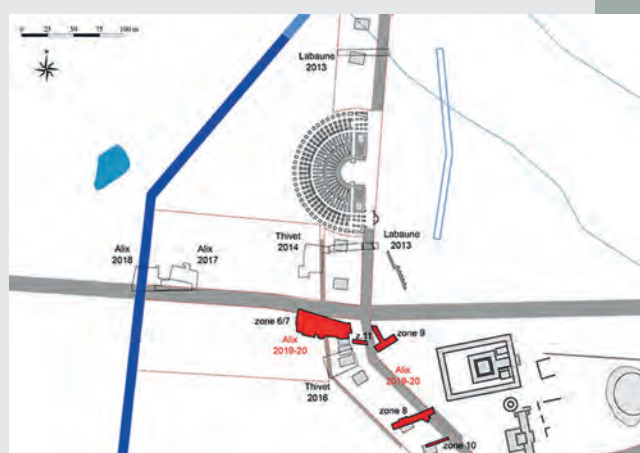


Fig. 2 Localisation des emprises décapées (DAO S. Alix).



Fig. 3 Evolution de l'occupation sur la zone principale de fouille (2019/2020) (DAO S. Alix).

La **phase 0** (Néolithique à la protohistoire ancienne) rassemble une série de structures en creux qui sont scellées par l'installation d'un paléosol relativement récent (protohistoire récente). Les structures de cette période ont été vues en 2019 surtout lors de sondages profonds sur de faibles emprises. Les vérifications de la campagne 2020, en particulier dans la partie est et sud de l'emprise, ont permis d'étendre la vision que l'on en avait. Par ailleurs, nous avons spécifiquement cherché à mieux appréhender le tracé de l'enclos fossoyé supposé dégagé partiellement en 2019. Même si la partie nord-ouest de l'emprise reste encore largement inconnue pour cette période, les autres parties dégagées montrent que l'essentiel des vestiges se concentre effectivement autour d'un enclos quadrangulaire dont seule la partie nord est visible dans l'emprise. Il a livré du mobilier céramique qui pourrait dater du Hallstatt. Les autres structures sont essentiellement des trous de poteaux plus ou moins massifs. Ils ne suivent pas d'organisation évidente. Mais toutes ces structures ne sont pas forcément contemporaines. L'emprise de l'enclos inclut un silo. Son comblement très charbonneux ne recélait pas de mobilier céramique qui aurait permis une datation (seulement quelques éclats de silex et un peu de faune). Par ailleurs, hors cet enclos, dans la partie nord-ouest de l'emprise, le sondage a révélé la présence d'un niveau d'occupation sous le paléosol. C'est l'un des seuls endroits où les sols de cette période semblent conservés (lessivage), sans doute à cause d'un piégeage dans un point bas sur quelques mètres carrés. Nous n'avons pu l'explorer que par un sondage sur environ 1 m². Quelques fragments de panses de céramique modelée ont été découverts, mais pas d'élément datant *a priori*. L'emprise visant à l'origine à explorer les niveaux d'artisanat antique confirme donc une présence, sinon dense, du moins assez régulière des vestiges protohistoriques anciens dans le secteur de la zone artisanale. Du fait de l'abondance des vestiges antiques, au cœur de nos problématiques, comme pour les vestiges tardo-médiévaux, ils n'ont pas fait l'objet d'une étude assez poussée. Il conviendra d'en reprendre l'analyse, notamment au travers de véritables études sur le mobilier céramique, les silex, le tout complété par des datations ¹⁴C.

La **phase 1** (protohistoire récente/augustéen) était aussi très lacunaire à l'issue de la campagne 2019. Elle n'avait révélé qu'une petite série de vestiges en creux. Les vestiges révélés par la fouille de 2020 sont un peu plus nombreux et pour certains mieux datés. Là encore, on retrouve un fossé qui forme un coude, amorçant peut-être un enclos d'au moins 11 x 10 m. Il est difficile à lire au sein du paléosol et on le suit sur deux côtés seulement. Il est daté de la période augustéenne (présence d'amphores, sigillées italiques et d'un peu d'outillage : une lame de force). Dans le comblement du fossé, ainsi que dans les couches d'occupation partiellement conservées qui lui sont associées, on note la présence de petites briques de terre cuite qui servent habituellement dans les dallages en *opus spicatum*, comme on en retrouve par exemple à Bibracte sur la demeure PC1 (Delencre 2017). Par contre il n'y a pas de trace de métallurgie. Les structures connues (trous de poteaux) sont concentrées dans la même zone. On note la présence d'une grande fosse qui n'a que partiellement été explorée au centre. Mais son comblement est vierge de mobilier. Cette structure reste énigmatique : est-elle liée à un petit habitat, à une activité funéraire ? Le fossé passe *a priori* sous les états les plus anciens reconnus de la chaussée de la voie vers Bourges. Mais la fouille de 2018 avait montré l'existence d'une voie (fossé bordier) antérieure tardo-laténienne. On note par ailleurs la présence de fossés isoclines avec l'axe de la future voie secondaire N-S (fossés parcellaires, limite précoce liée au sanctuaire?). Dans tous les cas, ils permettent à la fois d'attester d'une occupation tardo-laténienne-augustéenne et de l'absence d'artisanat (du moins dans les espaces explorés) avant la dernière partie de la période augustéenne.

La **phase 2** (augustéen tardif : entre 1 et 15 apr. J.-C.) voit s'installer les premiers ateliers de métallurgie. Comme on l'avait vu en 2019, les vestiges s'organisent autour de deux voies : la voie Autun/Bourges et une voie secondaire nord-sud qui en part, au centre de l'emprise. Cet état de la voie vers Bourges, très caractéristique, est identique à celui découvert en 2017-2018 à l'ouest de la zone artisanale. Il était précédé d'un état tardo-laténien (fossé bordier) qui n'a pas été vu ici. La limite de voie permet de fixer la largeur

de la chaussée à un peu moins de 12 m (40 pieds?). La voie secondaire est assez large (environ 6 m) et s'inscrit dans la continuité de la voie principale. Son axe marque une limite à l'est qui sera ensuite pérenne sur toute la période antique. L'axe de la voie secondaire est isocline avec un fossé de parcellaire (?) plus à l'est (il ne s'agit pas *a priori* d'un fossé bordier). En dehors des voies, on ne trouve d'aménagements qu'à l'est de la voie secondaire. Les vestiges sont assez dégradés. Il reste très peu de traces architecturales (deux emplacements de sablières basses). La plupart du temps seuls les sols sont conservés. Les déchets de métallurgie sont très peu nombreux. Mais compte tenu de l'antériorité de la couche, ils ont peu de chance d'être résiduels. On peut restituer deux ateliers en matériaux périssables assis sur des sablières basses, avec des sols en terre et des vestiges de foyer. Le plus à l'ouest semble tourné vers la métallurgie des cuivreux. L'autre, à l'est, accueille peut-être de la métallurgie du fer en plus des alliages cuivreux. Ils sont contemporains de la mise en place de l'état le plus ancien conservé de la voie vers Bourges. Pour le peu qu'on en devine, leur organisation préfigure celle qui restera pérenne tout au long de l'occupation antique : des bâtiments alignés le long de la voie, pour la plupart allongés perpendiculairement à cette dernière. La voie secondaire nord-sud est probablement déjà présente à cette période, son premier état s'inscrivant dans la continuité de celui de la voie de Bourges. Mais le fossé bordier ouest n'est pas présent. En revanche, entre cette voie Nord-sud et le bâtiment ouest, on note la présence de fosses dépotoirs et d'un puits.

Lors de la **phase 3** (période tibérienne), les installations suivent toujours la même organisation générale, autour des deux voies, qui restent identiques. On note seulement des rechapages et le creusement d'un fossé bordier pour la voie secondaire. Par contre, contrairement à la bordure nord de la voie de Bourges (vue en 2017/2018 à l'ouest du quartier), on n'observe pas de fossé bordier sur la bordure sud. Après révision du mobilier, on exclut finalement que des ateliers ait pu être installés dès la phase 3 à l'est de la voie secondaire (hypothèse 2019). Dans la partie ouest, les vestiges sont mieux conservés qu'à la phase 2. Le potentiel aperçu au travers

des sondages de 2019 s'est confirmé. Dans la partie ouest de l'emprise, trois bâtiments ont pu être restitués malgré les lacunes des éléments architecturaux. Le modèle de structuration des bâtiments, de même que celui de leur architecture, est en place et restera inchangé jusqu'au début du II^e s. apr. J.-C. On peut supposer qu'il est déjà en place à la fin de la période augustéenne (phase 2). Les bâtiments suivent un plan quadrangulaire allongé, perpendiculaire à la voie de Bourges. Ils sont disposés sur une rangée le long de cette dernière. Les façades ne sont pas forcément alignées. Ils sont prolongés par des espaces ouverts au sud : des cours avec sol de terre, qui ne semblent pas formellement séparées. On peut estimer l'emprise des bâtiments à 6 à 9 m de long pour une largeur de l'ordre de 3,5 à 4,5 m (env. 1 pour 2 en proportion). Les bâtiments sont construits en matériaux périssables. Leur structure repose sur des sablières basses posées sur solins (mais probablement avec des poteaux). On notera le petit mur bien construit de l'ensemble 34, le plus à l'est. Même s'il ne s'agit probablement que d'un mur bahut, il se démarque des habituels solins constitués de blocages de pierres en tranchées. Les deux bâtiments les plus à l'ouest accueillent des ateliers de métallurgie des alliages cuivreux caractérisés par leurs structures (sols rubéfiés, foyers de fusion, déchets de coulées, fragments de creusets, fabricats de fibules...). C'est beaucoup plus incertain pour le dernier bâtiment. Il n'a livré qu'un très petit nombre de déchets, mais une structure devant sa façade pourrait être un petit foyer de forge démonté.

La **phase 4** (env. 40/70 apr. J.-C.) avait été mieux appréhendée en 2019, même si une grande partie de l'extrémité ouest de l'emprise restait à explorer. L'organisation de l'espace autour des deux voies se maintient. La voie de Bourges fait l'objet d'une reprise. La structure de la voie est plus épaisse. Sa base est assise, au moins par endroits, sur des blocs et des fragments de tuiles et non plus constituée seulement d'un lit de graviers compacté. Par contre, il ne semble pas que l'axe de la voie soit modifié de la même façon que cela a été observé dans la partie occidentale du quartier. Elle semble rejoindre plus ou moins la bordure et l'axe supposé de l'état augusto-tibérien de la voie. Ce qui suppose qu'elle

suit une inflexion de son tracé vers le sud au centre ou à l'est du quartier. L'agencement des façades des bâtiments, dans la partie est de l'emprise, et la position de l'extrémité nord de la voie secondaire laissent supposer un autre léger changement d'orientation qui est peut-être déjà présent aux périodes précédentes. La voie secondaire se resserre à l'est perdant environ la moitié de sa largeur. Elle se fige alors dans sa structuration définitive. Les vestiges de la partie est ont été dégagés en 2019. Un premier atelier de métallurgie mixte est construit le long de la voie secondaire. Avec le second état de la fin du I^{er} s. apr. J.-C., il préfigure les ateliers/boutiques plus ou moins standardisés qui ceignent le sanctuaire aux II^e/III^e s. apr. J.-C. Ces productions restent encore incertaines, mais on y atteste des clous en bronze et des objets faits à partir de tôles (miroir, vaisselle). La partie ouest accueille trois, peut-être quatre bâtiments. Ils continuent de suivre la même disposition, le long de la voie de Bourges. Le bâtiment le plus à l'est se démarque un peu par un plan probablement rectangulaire dont le long côté est tourné vers la voie. Ses structures architecturales continueront d'être actives lors de la phase 5. Au centre, on distingue deux états bâtis. Les cloisons du second état continueront, comme pour le premier bâtiment, de servir à la phase 5. Dans la partie la plus à l'est un espace qui jouxte le troisième bâtiment est soit un quatrième bâtiment dont on ne perçoit pas les structures porteuses, soit une sorte de terrasse extérieure installée sur un radier de tuiles. Dans tous les cas, on demeure sur des architectures en matériaux périssables (sablères sur solin). Les constructions restent dans des dimensions semblables à celles de la phase 3. On peut interpréter les trois bâtiments comme des ateliers de métallurgie des alliages cuivreux (foyers de fusions, nombreux déchets). Des puits sont présents dans les cours arrières, ainsi que probablement des aménagements plus légers (appentis...). On note la présence de fosses dépotoirs. Certaines sont situées sur l'extrémité est, gagnée sur l'emprise de l'état tibérien de la voie secondaire. Elles contiennent beaucoup de rejets liés à la métallurgie. Des déchets de moules permettent d'attester de la production de clochettes. Une fosse dépotoir sur l'extrémité sud de la cour de l'ensemble 32/33 semble

plutôt accueillir des déchets domestiques (vaisselle, faune). Enfin, on observe les traces d'une palissade qui matérialise probablement la limite parcellaire sud des ateliers.

La **phase 5** (env. 70/120 apr. J.-C.) montre toujours une continuité dans l'organisation de l'espace. La voie vers Bourges est refaite à la fin du I^{er} s. apr. J.-C. Mais elle semble rester dans les mêmes limites approximatives. La différence entre chaussée et trottoir semble peut-être moins marquée. Des indices laissent penser que les bâtiments de la partie ouest sont pourvus d'une galerie de façade, comme c'est souvent le cas *intra-muros* sur l'espace du trottoir. À l'est, un second état d'atelier est construit sur le même emplacement. Son mur est se confond avec celui de la bordure ouest de la voie. Il a livré une grande quantité de déchets de métallurgie du bronze et du fer. Plus à l'est, une construction dont le plan reste hypothétique (reconstruction au même emplacement à la phase suivante) est érigée. Elle accueille également des vestiges liés à la métallurgie des alliages cuivreux. Les bâtiments à l'ouest de la voie secondaire reprennent en partie les constructions de la phase précédente. Pour le bâtiment le plus à l'ouest, une extension du bâti est érigée au sud, sur la partie nord de la cour et sur le puits qui s'y trouvait. Dans celui juste à côté, les niveaux de la phase 5 prennent place dans un bâtiment construit au cours de la phase 4. Les deux autres, plus à l'est, ont été vus en 2019. Il s'agit de nouvelles constructions. L'une d'elles se superpose à un bâtiment précédent. L'autre (dont les vestiges sont très dégradés) recouvre l'espace jusque-là ouvert le long de la voie secondaire. On a toujours affaire à des constructions en long, perpendiculaires à la voie de Bourges, construites en matériaux périssables (sablères bases sur solins ou mur bahut). À l'arrière des bâtiments, on retrouve des espaces de cours (et un petit aménagement au sud de l'une d'elles : bassin ?), mais les dépotoirs semblent avoir disparu. Une seule fosse pourrait correspondre à ce type d'aménagement. Mais il s'agit plus probablement d'un dépotoir opportuniste, lors du démontage d'un puits, au moment du passage entre la phase 5 et 6. Un mur prend le relais de la palissade pour marquer la limite sud des parcelles. Deux de ces bâtiments à l'ouest de l'emprise sont des ateliers de métallurgie des alliages cuivreux (foyers de

fusion, déchets de production). Mais pour les deux autres, l'attribution est plus incertaine. Les déchets qu'on y a collectés pourraient être des résidus en position secondaire : les espaces internes ne présentent pas de structures formellement attribuables à la métallurgie (malgré la présence de foyers). Il faut peut-être envisager d'autres activités (habitat ou autre artisanat ?).

La **phase 6** (première moitié/fin du II^e s. apr. J.-C.) voit se maintenir l'organisation générale précédente. La partie ouest relève de la zone principale d'artisanat répartie de part et d'autre de la voie de Bourges. Elle est séparée par la voie secondaire nord/sud de la partie ouest. Cette dernière fait partie d'un ensemble d'ateliers/boutiques disposés en éventail sur la périphérie ouest du sanctuaire. La partie ouest du site a pu bénéficier de nouvelles données avec l'extension de l'emprise. Elles ont permis d'étayer des hypothèses sur l'occupation au II^e s. apr. J.-C. En effet, à l'issue de la campagne 2019, cette phase s'y distinguait difficilement de la phase 7 (fin II^e s. apr. J.-C./III^e s. apr. J.-C.) où un atelier de poterie et coroplastie lié à Pistillus est actif (*infra*). On observait bien une rupture, *a priori* dans la première moitié du II^e s. apr. J.-C., avec la construction de bâtiments en pierre. Mais il restait difficile de faire la part entre les modifications du III^e s. apr. J.-C. et les installations propres au II^e s. apr. J.-C. La plupart des structures mises au jour renvoyaient au III^e s. apr. J.-C. L'occupation du II^e s. apr. J.-C. de la partie ouest a souffert de deux écueils. D'une part, les reconstructions liées à l'atelier de potier ont probablement lourdement modifié et donc endommagé les aménagements du II^e s. apr. J.-C. D'autre part, les deux phases sont de fait les plus hautes dans la stratigraphie. Elles ont souffert de la réoccupation tardomédiévale qui en a « écrasé » la stratigraphie. Néanmoins, l'examen des nouvelles données tant au niveau du mobilier qu'au niveau des structures permet de confirmer une date de mise en place de ces bâtiments dans le deuxième quart du II^e s. apr. J.-C. Par ailleurs, on peut émettre l'hypothèse d'un bâti originel constitué de deux bâtiments séparés. On retrouve en partie l'organisation générale qui a dominé pendant le I^{er} s. apr. J.-C. S'ils s'avancent plus avant sur la chaussée, on a affaire à des unités qui suivent probablement

toujours un plan allongé perpendiculaire à la voie. L'arrière et les côtés sont occupés par des espaces ouverts avec des puits. Les bâtiments sont maintenant en pierre, mieux fondés. Ils sont plus vastes (env. 13 x 6 m pour l'un d'eux). Par contre, une bonne partie du plan nous échappe encore. Et cet état reste trop lacunaire pour qu'on en comprenne les activités. Les indices d'activité métallurgique associés au II^e s. apr. J.-C. sont négligeables ou résiduels pour cette partie de l'emprise. Mais on ne devine pas non plus une activité potière comme ce sera le cas à la phase suivante. Les installations de la partie est ont été vues en 2019. Les constructions de la phase précédente sont arasées et un nouveau bâtiment est construit plus à l'est. Il suit un plan classique à pavillons, que l'on retrouve par ailleurs sur la plupart des constructions qui ceinturent à l'ouest le sanctuaire. Peut-être reprend-il ce plan de l'état précédent, en le modifiant. Ce bâti accueille un premier état au II^e s. apr. J.-C., mais va perdurer avec quelques modifications au III^e s. apr. J.-C. (phase 7). Les deux états accueillent une activité de forge. S'y joint peut-être de la métallurgie des alliages cuivreux. Mais les déchets collectés pourraient provenir éventuellement des états de la phase 5.

La **phase 7** (fin II^e s. apr. J.-C./III^e s. apr. J.-C.) conserve la même organisation générale qu'au II^e s. apr. J.-C. À l'est comme on l'a évoqué, un nouvel état du bâtiment de forge a été mis au jour en 2019. Le plan reste sensiblement identique, même si on a pu mettre en évidence des modifications (bouchage d'une porte à l'est par exemple). À l'ouest, l'extension de l'emprise a permis de mieux comprendre l'articulation entre la phase 6 (II^e s. apr. J.-C.) et la phase 7. Les fouilles de 2019 avaient permis de mettre au jour le cœur de l'un des ateliers du coroplaste Pistillus. Outre le four massif, une série de structures de production sont visibles (tours, bassin...). On note également au sud la présence d'un puits, qui a servi de dépotoir à l'abandon de l'atelier et une grande fosse qui a eu le même usage. L'atelier a livré une grande quantité de figurines en terre cuite, des moules ainsi que des prototypes, certains signés. Un tel corpus relance la réflexion sur ce type de production. Par ailleurs, ce second atelier du coroplaste s'accompagne d'une production de vaisselle fine métallescente, comme celui

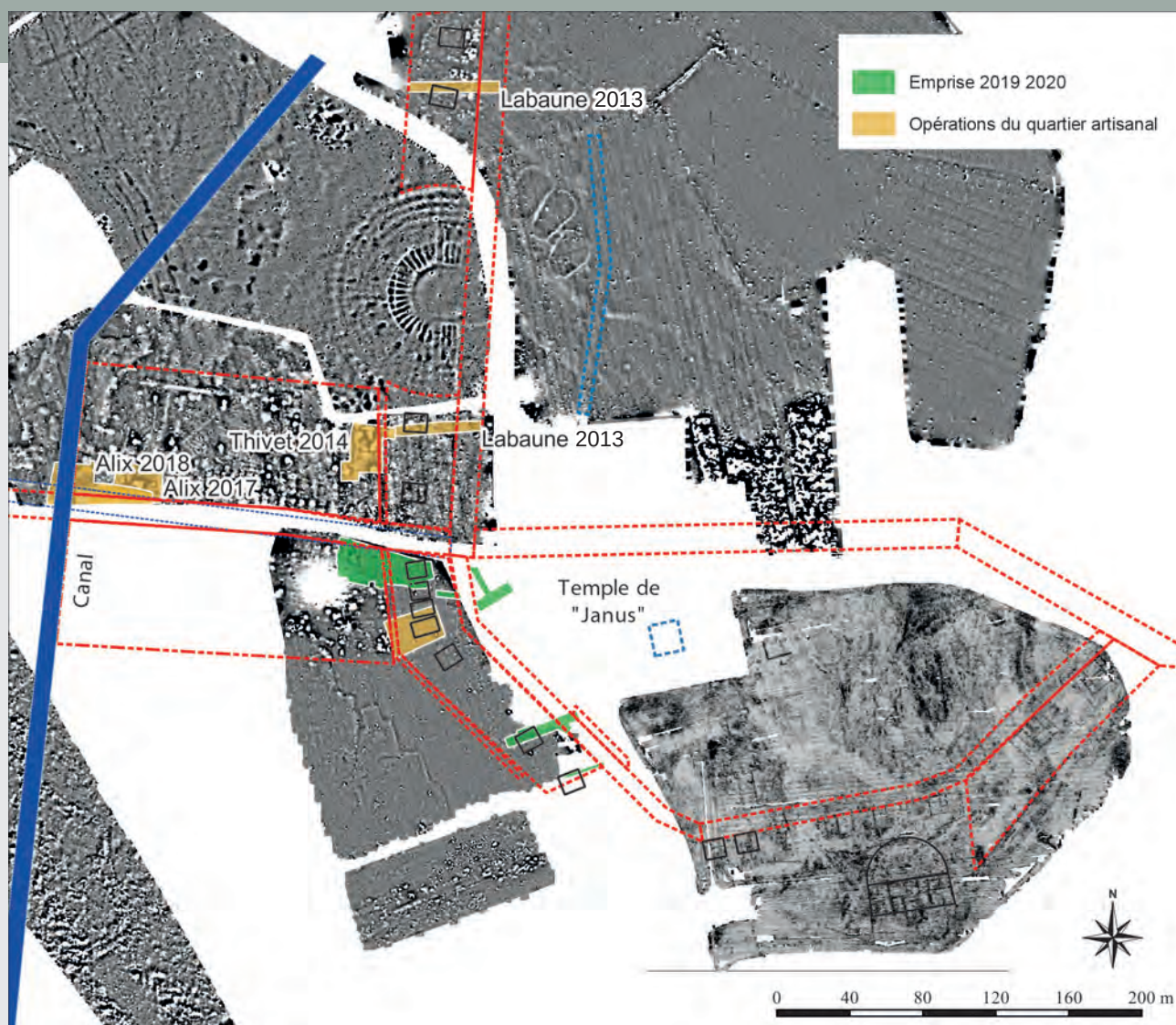


Fig. 4 Positionnement des emprises de l'opération sur le fond géophysique (magnétisme / radar) (DAO S. Alix).

du Faubourg d'Arroux (Alix 2014). En 2020, une autre aile de l'atelier a été dégagée. L'analyse stratigraphique et la morphologie des architectures semblent montrer que cet espace nouvellement dégagé s'installe dans l'ancien bâtiment du II^e s. apr. J.-C. Il est en partie refait. La zone du four, elle, semble gagnée sur un espace ouvert entre les anciens bâtiments. Le corps de bâtiment nouvellement dégagé ne comporte pas de nouveau four. En revanche sa pièce sud pourrait correspondre, soit à une zone de stockage, soit à un espace de travail (présence au moins d'une fosse à argile). Dans tous les cas on retrouve des structures au sein de cet espace qui permettent d'associer cette partie du bâti à l'atelier (forte présence de figurines). Les espaces dégagés, très partiellement, sur la frange ouest de l'emprise, appartiennent

très probablement à une autre unité. On est tenté de limiter l'atelier aux espaces fouillés : le bâtiment accueillant le four, celui nouvellement dégagé et celui plus mal cerné à l'est. Des espaces ouverts s'étendent au sud et au sud-est, peut-être également à l'est. L'atelier aurait donc occupé l'ensemble de l'espace dévolu jusque-là à plusieurs ateliers (jusqu'au II^e s. apr. J.-C.).

La **phase 8** (fin du Moyen Âge début de l'Époque moderne, fig. 4) fait suite à un hiatus de plusieurs siècles. On ignore la nature de l'occupation des terres (pâturages, champs cultivés ?) entre les phases antiques et tardo-médiévales. L'essentiel des vestiges a été vu en 2019. La datation de ces aménagements reste encore incertaine. La première estimation renvoie à une fourchette

chronologique des ^{XV}^e-^{XVI}^e s. On aurait *a priori* affaire à un établissement agricole. Dans la partie ouest, le début d'un corps de bâtiment (principal ?) est visible. Un jardin (traces de défonçage) est attesté sur sa bordure sud-est. La voie secondaire antique sert probablement encore d'accès. On peut voir des aménagements et des dépendances, à l'est de la voie secondaire. On observe notamment la fondation de ce qui semble être un pigeonnier. Ce dernier laisse penser que l'établissement appartient à un propriétaire d'un statut élevé. Cette installation est à mettre en liaison avec l'utilisation du temple dit de « Janus » comme tour fortifiée. En 2020, un grand puits lié à cette phase a été découvert et fouillé. Il vient s'ajouter aux aménagements de cet établissement. Par ailleurs, il permet d'avoir un référentiel au niveau du paléo environnement (pollens) qui vient opportunément compléter la vision pour l'instant limitée aux seules périodes antiques.

2. Les interventions sur les espaces périphériques au contact du sanctuaire (zones 9 à 11)

Les interventions sur les zones 8 à 11, à l'est et au sud-est du décapage « principal » de la zone 7, avaient pour objectif de mieux appréhender le contact entre le « corps » du sanctuaire et les espaces artisanaux. En effet, dans cette partie du quartier s'établit la jonction du sanctuaire avec la bande d'ateliers et boutiques (?) qui le ceinture à l'ouest. Une voie semble les séparer. Elle a été reconnue au ^{XIX}^e s. (CAG 71/2, 1 001 Voie, Album A.A.M., I, pl. 77, Recueil *Augustodunum*, pl. XXX) au sud-ouest du sanctuaire. Par ailleurs, les investigations sud-est visaient également à vérifier la présence d'un éventuel large fossé ancien, vu en photographie aérienne. Il aurait pu correspondre à une limite précoce du sanctuaire. Il s'est avéré que, s'il y avait bien un creusement, ce dernier était en fait très récent : probablement une gravière linéaire comblée de déchets de métallurgie modernes (laitier, houille...).

Les investigations ont permis de repérer précisément la voie dans les zones 8 et 10 au sud-est. Deux états ont pu être reconnus. Dans le plus ancien, la voie est surtout identifiée par ses fossés bordiers.

Pour le plus récent, elle est limitée de part et d'autre par des murs qui étaient presque entièrement épierrés dans notre emprise. Mais leur prolongement avait été vu dans les observations anciennes, peut-être mieux conservés. Le second état, suit une orientation qui est légèrement décalée de la première. Il est très difficile de dater son implantation. La voie recouvre quelques structures anciennes sans indice de datation. Il est possible qu'elle ait été en place à la période augustéenne. Le second état, avec ses murs, fait écho à la construction des murs bordiers de la petite voie secondaire nord-sud qui traverse l'emprise de la zone 7. Celle-ci, parallèle à la voie évoquée, semble fermer à l'ouest la « ceinture » d'ateliers de la périphérie ouest du sanctuaire. La construction des murs est datée de la fin du ^I^{er} s. apr. J.-C. ou du début du ^{II}^e s. apr. J.-C. Dans ses deux états, la voie atteint une largeur très proche de 8,80 m (30 pieds). Le troisième mur (galerie ?), plus à l'est, évoqué dans les observations anciennes est hors emprise. Au nord, dans les zones 9 et 11, l'extrémité de la voie n'a pas été perçue, à la fois pour des questions de conservation (nombreuses « perturbations » de la zone 9), mais également parce qu'elle passe sans doute entre les zones 9 et 11. La limite parcellaire actuelle ne nous a pas permis d'observation. Dans la zone 9, un lambeau de voie très dégradé a été mis au jour sur l'extrémité nord de l'emprise. Mais il pourrait s'agir d'un état moderne de la voie de Bourges.

Les zones 8 et 10 ont également révélé la présence de deux nouveaux bâtiments. Leur position, sur la bordure ouest de la voie qui borde le sanctuaire, leur module et leur architecture permet sans difficulté de les inclure dans la suite de ces ateliers/boutiques assez standardisés que nous venons d'évoquer. La bande formée par ces bâtiments se déploie plus au sud que ne le suggéraient les indices donnés par les relevés géophysiques initiaux (qui n'allaient pas autant au sud dans ce secteur) ou les photographies aériennes. Par contre les deux unités qui ont été mises au jour sont très mal conservées. On en lit le plan, mais aucun indice d'activité n'a été relevé.

En revanche, pour l'organisation du *suburbium* de la Genetoye, ces découvertes (voie et bâtiments) font sens quand on les confronte avec les observations géophysiques menées sur le sud du sanctuaire (fig. 4).

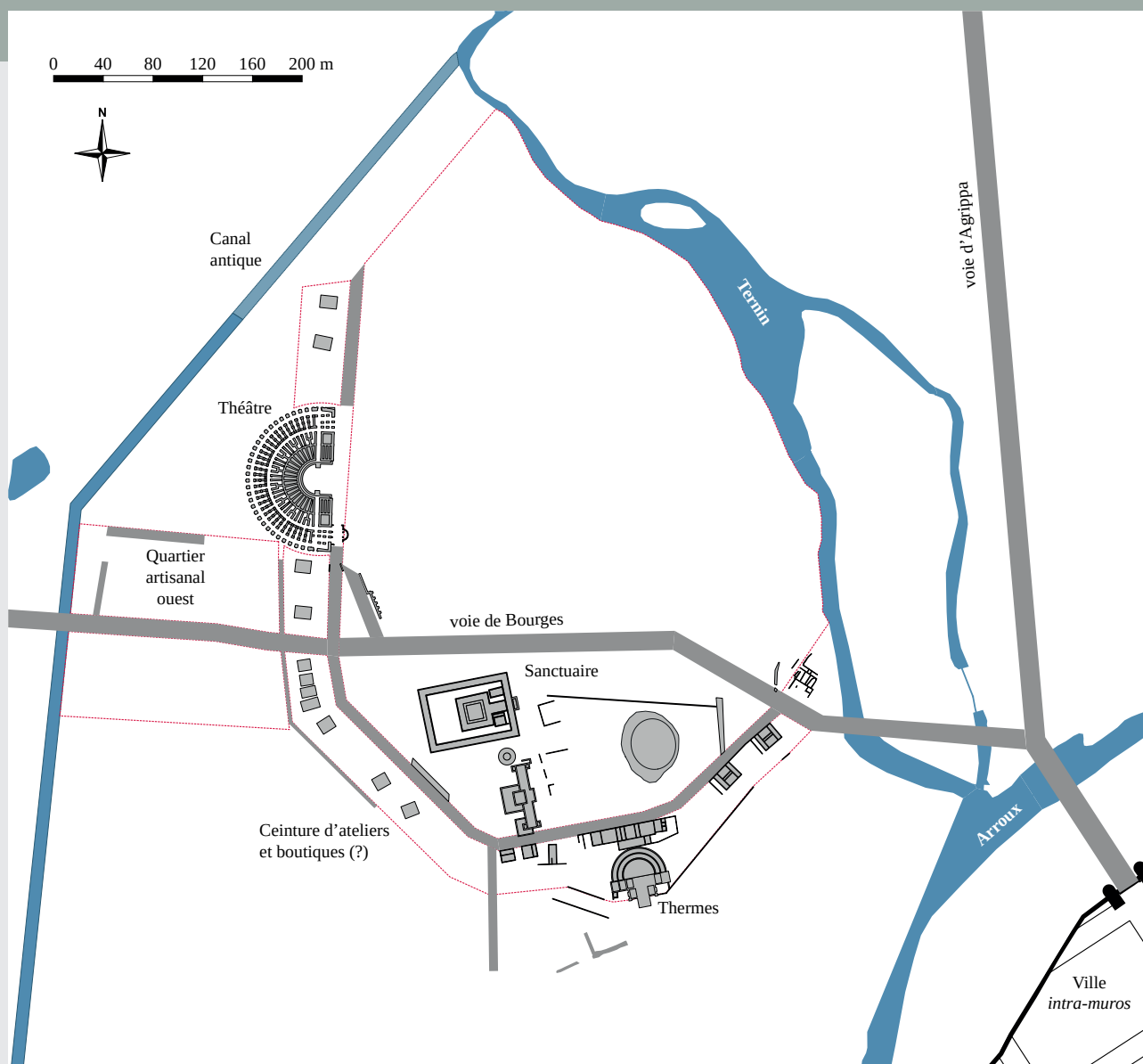


Fig. 5 Hypothèse d'organisation du *suburbium* et de ses abords (DAO S. Alix).

Les prospections magnétiques de 2013 avaient déjà apporté des données, mais les relevés radar (multi profondeur) de 2017 sont encore plus parlants. Cette voie que nous suivons à l'ouest du sanctuaire semble se connecter avec un axe repéré dans la partie sud du sanctuaire. De même, la plus petite voie (fouillée dans la zone 7 et vue en géophysique cette année) ferme la « ceinture » d'ateliers à l'ouest. Elle pourrait trouver une correspondance dans des structures linéaires (fossés, voirie ?) qui semblent clôturer les ensembles bâtis du sanctuaire dans leur partie sud. Dans la partie sud-est du sanctuaire et dans la ceinture ouest d'ateliers, on observe une distance similaire entre ces deux limites (environ 30 m).

Les vestiges révélés par la géophysique au sud du sanctuaire montrent des similitudes avec la zone ouest. Au sud-ouest et au sud, la prospection radar fait apparaître une série de bâtiment que le plan et la taille permettent de rapprocher des constructions de la ceinture ouest (bâtiment à « pavillons »). Ceux du sud-est du sanctuaire paraissent plus vastes, mais suivent peut-être un plan semblable. Cette mise en correspondance des deux espaces (ceinture ouest et sud du sanctuaire) permettrait de préciser l'organisation générale du quartier (fig. 5). Les limites du sanctuaire proprement dites suivraient un plan polygonal dans toute la partie sud, bordé par une voie. Il serait ensuite entouré d'une zone périphérique de bâtiments, elle-même

délimitée, dont la plupart ne concernent pas directement le culte : boutiques, ateliers, lieux d'accueils (?)... S'y mêlent tout de même des monuments publics : théâtre au nord-est et thermes (bâtiment à grande exèdre) au sud. La partie nord est bien moins cernée. Les limites du sanctuaire nous échappent *a priori*. Les investigations (zone 9) n'ont malheureusement pas permis de lever le doute sur la position de la voie de Bourges et son rôle éventuel de limite.

Dans les zones 8 et 10, la campagne de 2020 a permis d'abonder le dossier d'un type énigmatique de vestiges qui avaient été vus juste au sud du théâtre en 2013. Il s'agit de séries de fosses grossièrement cylindriques, coalescentes, remplies de charbon assez fin, et parfois marquées par une auréole de rubéfaction. Elles sont situées juste à l'est des ateliers/boutiques, le long de la voie qui entoure le sanctuaire. Stratigraphiquement, elles recoupent les niveaux d'abandon gallo-romains. Mais elles restent très difficiles à dater. Toutes celles qui ont été testées ne contiennent que du mobilier céramique antique hétérogène, probablement résiduel. Une datation ^{14}C sera nécessaire pour en préciser la date. Lors de la campagne de 2020, une monnaie a été découverte sur le sommet du comblement des fosses de la zone 10. Elle laisse penser que leur abandon date de la période moderne. Mais la présence de fosses de plantation modernes/contemporaines juste au-dessus laisse planer un doute. Leur fonction reste énigmatique. On a pensé un temps à des fosses pour cuisiner, mais ces structures paraissent peu pratiques. Par ailleurs, on s'interroge sur leur nombre et leur situation. Leur localisation, qui ne recoupe pas les bâtiments antiques abandonnés, suggère que ces derniers étaient encore visibles sous une forme ou une autre (ruines?). Une nouvelle hypothèse de travail a émergé avec les fouilles de 2020 (à l'origine, la suggestion de J.-P. Garcia). Il pourrait s'agir de creusements destinés à brûler des fougères pour en collecter la cendre. Cette dernière sert, après l'époque antique, de fondant pour la production du verre. Ce qui expliquerait la petite taille des charbons restants. Mais il est curieux que de la cendre résiduelle n'ait pas été identifiée. Par contre, cette hypothèse est confortée par la forte proportion de restes polliniques de fougères qui ont été

découverts au sein du puits tardo-médiéval/moderne fouillé cette année. Mais ce type de plante est aussi utilisée aux mêmes époques dans la région comme fourrage...

3. Paléo environnement et géomorphologie

Du fait de la crise sanitaire, les études paléo environnementales ont exclusivement été menées cette année dans le domaine de l'analyse des pollens. La poursuite de l'étude des macro-restes végétaux et des bois issus des campagnes précédentes, ainsi que ceux de l'année 2020 sont reportés à 2021 (cf. Alix 2019). Rappelons que les différentes interventions sur le quartier artisanal (2017/2020) ont permis le développement de la dimension paléo environnementales du Programme Collectif de Recherche par les opportunités qu'elles offraient. Les puits rencontrés sur les différents sites sont peu profonds et peuvent facilement être fouillés en sécurité avec des moyens mécaniques réduits. Ils ont donc été systématiquement fouillés, entre autres dans le but de prélever des échantillons polliniques voire des macro-restes végétaux. Vient s'y ajouter le très riche fond (en eau) du canal antique qui limite à l'ouest le quartier. Même si certains des puits se sont révélés vierges de restes végétaux ou polliniques, l'ensemble constitue un bel échantillonnage qui recèle encore un grand potentiel, même après les premières analyses. En 2020, six puits ont été fouillés. Ceux qui se sont révélés positifs ont permis de diversifier le spectre chronologique centré jusque-là sur le II^e s. apr. J.-C. Le puits de la période augusto-tibérienne était malheureusement vierge de pollens. Mais on dispose maintenant d'une fenêtre sur le milieu du I^{er} s. apr. J.-C., le III^e s. apr. J.-C. et la fin du Moyen Âge/début de l'époque moderne.

Les premiers résultats renvoient une intéressante image de l'évolution du paysage. Pour l'Antiquité, l'environnement très proche est dominé par des prairies (graminées sauvages) tout au long de la période. Les plantes cultivées (céréales) sont en faible quantité. La composante arborée du paysage végétal (chênes, hêtres) diminue largement entre le milieu du I^{er} s. apr. J.-C. et le début du II^e s. apr. J.-C. (50 % des pollens à 5/10 %). Il remonte ensuite au III^e s. apr. J.-C. (25 %). Il est évidemment difficile de strictement

relier cette évolution à l'activité artisanale. Certes la végétation arborée dont les pollens ont été collectés est assez proche. Mais les changements relèvent peut-être d'une dynamique plus générale liée à l'évolution de la cité elle-même (p. ex. les grands mouvements de reconstructions au milieu du I^{er} s. apr. J.-C. et à la période flavienne). Si le quartier artisanal de la Genetoye prend une part dans ces changements de végétation arborée, la ponction des ressources en bois serait alors plutôt du fait de la métallurgie. Tandis que les potiers arrivés (au vu de nos données) plutôt au II^e s. apr. J.-C. auraient alors mené leur activité dans un contexte qui voit la forêt reprendre une place plus importante (meilleure gestion ?). En l'absence des analyses anthracologiques qui doivent être réalisées, on ne peut pas pour l'instant établir une correspondance entre les essences utilisées dans les différents artisanats et les pollens mis en évidence. Il est également difficile de connaître les quantités qui étaient utilisées pour les différentes productions. La présence de champignons coprophiles témoigne de la présence d'élevage. Ce qui s'accorde bien avec le paysage de prairie. Néanmoins, leur présence systématique dans les puits abandonnés pose la question de la présence de bétail au sein même du quartier artisanal. Pour le I^{er} s. apr. J.-C. nous faisons l'hypothèse que les artisans vivent sur place (présence de petit bétail). Ce qui n'est peut-être pas le cas des potiers par la suite. Mais on peut également imaginer que le secteur artisanal accueille des espaces de stabulation et d'abattage : des traces d'artisanats employant des restes osseux ont été détectés (récupération des graisses animales, tabletterie). On rencontre souvent dans le monde romain ces proximités de différents corps de métiers autour d'une ressource (boucherie, tabletterie, pelleterie, etc.).

Le puits tardo-médiéval/moderne donne un point d'ancrage sur une période chronologique éloignée. Il montre un paysage végétal assez différent avec des cultures (seigles, chanvre) qui dominent par rapport aux essences des prairies. On note évidemment l'étonnant pourcentage de spores de fougères. Il est peut-être à relier à une hypothétique production de cendres utilisée comme fondant dans la verrerie. Mais il pourrait également s'agir d'une ressource opportuniste, voire d'une

« culture », employée comme fourrage (en lien avec l'activité de l'établissement rural mis au jour). Si on exclut les fougères, la composante arborée occupe un quart du spectre pollinique comme au III^e s. apr. J.-C. Mais de nouvelles essences sont présentes (noyer, châtaignier).

Les campagnes de 2019 et 2020 sur le quartier artisanal antique ont également servi de point de départ aux études géomorphologiques, qui n'avaient pas été développées jusque-là. Au gré des sondages profonds, une série d'observations sur toute la séquence stratigraphique a été menée. D'un point de vue général, elles ont déjà permis de faire émerger quelques points saillants et hypothèses de travail. Les sols néolithiques auraient fait l'objet d'une érosion. L'aggradation de limon brun que l'on observe en pied de coupe (« paléosol ») serait de formation assez récente (post Hallstatt). Il montrerait la plus grande fréquence des crues et la disponibilité de volumes sédimentaires importants jusqu'au I^{er} siècle apr. J.-C. Il pose évidemment la question de la gestion du système hydrographique vis-à-vis des installations précoces du sanctuaire avant la mise en place du canal antique à l'ouest. Ces sols de limon brun permettent d'envisager un paysage assez proche de l'actuel. Des observations à caractère moins général ont également été réalisées. En 2019, l'étude conjointe, avec les archéologues, d'une séquence sédimentaire avait mis en évidence la présence d'un « jardin » pour la période médiévale. Une première approche des argiles d'un dépôt lié à l'artisanat du bronze (lutage des creusets) a montré le caractère exogène de cette matière. Idem pour des limons jaunes utilisés dans la structure des voiries, qui proviennent également de l'extérieur du quartier. Ils tendent à confirmer que l'installation des artisanats sur la Genetoye ne répond pas spécialement à un accès à des ressources, en tout cas pas en ce qui concerne les matières premières de leur artisanat (métal, argile).

4. Artisanat et productions : court terme de la fouille, long terme du PCR

Au terme de ces quatre années d'exploration du quartier artisanal, auxquelles il faut rajouter les opérations menées par M. Thivet en 2014 et 2016 (et les sondages de 2013), la vision que nous avons du *suburbium* artisanal de la Genetoye a été complètement renouvelée. Presque inconnu en 2013, cet espace périurbain de plus de quatre hectares peut aujourd'hui être vu comme une importante composante productive de la cité éduenne. Si les différentes études menées permettent d'avancer des hypothèses quant à son évolution, son organisation et ses productions, on rappellera que les opérations n'ont touché qu'environ 10-12 % de la surface ; voire moins, si on y associe les espaces au sud du sanctuaire. Il convient donc de garder à l'esprit que les conclusions avancées restent des hypothèses en l'état actuel des données.

Comme pour les autres domaines, les données sur l'artisanat ne peuvent être étudiées seulement lors de chaque fouille. Elles forment un ensemble dont l'analyse globale relève des objectifs de « long terme » du PCR. Les études les plus abouties concernent pour le moment la production de céramique, entamée depuis de 2017 (2014 pour les fouilles de M. Thivet), mais constamment abondée lors des campagnes suivantes. Le travail sur la métallurgie (débutée essentiellement à partir de 2019) est moins avancé. Mais dans les deux cas, l'ensemble du mobilier et des structures associées à ces artisanats a bien évidemment été traité. Outre les identifications basiques, de premiers bilans typologiques ont été dressés et des hypothèses ont été émises. Avec l'arrêt des campagnes de terrain, un travail d'étude affiné (analyses chimiques, remises en contexte précis, croisement entre les différentes spécialités...) va pouvoir être mené dans le cadre du Programme Collectif de Recherche, en vue d'une publication à moyen terme (2023 ?).

L'essentiel des vestiges étudiés renvoie à deux domaines principaux de la production artisanale : la métallurgie et la poterie, très présents, mais peut-être aussi plus faciles à identifier par leurs structures et leurs déchets. Toutefois, au gré des interventions d'autres productions ont pu être mises

en évidence, par des rejets, sans que l'on puisse les associer à des espaces particuliers. C'est le cas de l'exploitation des ossements d'animaux. Deux cas ont pu être identifiés par les études archéozoologiques. D'une part, une exploitation (ponctuelle ?) des graisses animales à partir d'os de bœuf à l'époque tibérienne a été perçue à l'ouest du quartier, le long de la voie (fouille Alix 2017/18). D'autre part, les restes osseux (essentiellement issus de la fouille de M. Thivet de 2014) ont montré la présence d'une production de tabletterie au sein du quartier. Les données connexes de la palynologie (parasitologie) montrent la présence de bétail proche du quartier et probablement en son sein. On peut s'interroger sur la possibilité de la présence de zones de stabulation/abattage dont une partie des matières animales serait exploitée sur place. Mais, pour le I^{er} s. apr. J.-C., cette présence animale renvoie peut-être simplement à la possession de petit bétail par des artisans qui vivent sur place (*infra*). Plus difficile à analyser, faute d'une quantité suffisante, les chutes de bois travaillées découvertes en 2018 au sein du canal ouest permettent d'envisager une activité de menuiserie (Alix 2018 et 2019). Comme souvent, la détection d'un certain nombre d'artisanats ou d'activités économiques se heurte à la faiblesse des traces qu'ils laissent tant en termes de mobilier que de structure. Ou bien ils se distinguent mal des activités domestiques qui produiront les mêmes biens à échelle plus réduite. C'est le cas par exemple des pesons de tissage découverts cette année dans les bâtiments du I^{er} s. apr. J.-C.

La production céramique a été perçue au travers de trois zones d'ateliers (Thivet 2014 ; Alix 2017/18 et Alix 2019/20), auxquelles il faut rajouter les dépotoirs du canal ouest (Alix 2018). Ces ateliers ont produit de la vaisselle commune, fine et des figurines en terre cuite. Nous ne détaillerons pas ici les bilans provisoires dressés par les trois spécialistes qui sont en charge actuellement de ces productions (A. Delor-Ahü, S. Mouton-Venault pour la poterie, L. Androuin pour les figurines, auxquels il faut rajouter C. Malagoli pour les lampes). Le travail sur la production céramique et les figurines souffre paradoxalement de sa richesse et des quantités à appréhender à l'issue de chaque campagne. On peut ici saluer la contribution

des céramologues, pour qui le travail a été double. À l'analyse des productions proprement dites, est venue chaque année s'ajouter celle du mobilier céramique « basique » (compréhension et datation des vestiges). Si on résume les lignes de faite de la production céramique en l'état actuel des données, on peut retenir les éléments suivants. La production commence à partir de la fin (ou deuxième moitié ?) du I^{er} s. apr. J.-C. Mais elle semble surtout se développer à partir du II^e s. apr. J.-C. Au III^e s. apr. J.-C., l'atelier fouillé à l'ouest du quartier (Alix 2017/18) est abandonné tandis que ceux de la partie est sont toujours actifs (en particulier avec les productions de coroplastie). L'espace de production est important. La comparaison entre les données géophysiques et les espaces fouillés permettent d'inférer la présence d'au moins 75 fours de potiers (potentiellement jusqu'à 150 si on inclut les signatures moins caractéristiques). Même si tous n'ont pas fonctionné en même temps, cela place la Genetoye dans un ordre de grandeur similaire à des centres comme Gueugnon. Pour les productions de poterie, une typologie spécifique a été établie. Elle va pouvoir être intégrée et comparée avec celle des productions *intra-muros*. La céramique commune montre un panel assez varié de plat, gobelets, marmites (...). La production d'amphores, de cruches et de bouilloires reste incertaine. On notera la présence de vaisselle miniature qui, dans le contexte, est peut-être à mettre en relation avec le sanctuaire. Sur les 55 types mis en évidence, 9 seulement sont communs avec les productions *intra-muros*. De plus, on observe une absence de la plupart des types de la Genetoye dans les contextes de consommation de la cité. Les ateliers qui produisent des céramiques communes fabriquent également de la vaisselle fine : de la *terra nigra* pour les plus anciens (milieu/fin I^{er} s. apr. J.-C.), mais également des parois fines engobées (gobelets). Des lampes forment une production secondaire de ces mêmes ateliers. La métallescente vient essentiellement de l'officine de Pistillus, produite conjointement avec les figurines. On y trouve également des décors d'applique en relief d'une qualité *a priori* supérieure à ceux de Gueugnon, ainsi que des vases zoomorphes (« vases singes »). La fabrication de patères est attestée, que l'on imagine destinée au proche sanctuaire, comme peut-être une partie des figurines en

terre cuite. La production de ces dernières est abondamment attestée dans l'atelier fouillé en 2014 par M. Thivet et celui mis au jour en 2019-2020 au travers de centaines de fragments de figurines, de moules signés, de prototypes... L'ensemble constitue un corpus d'une grande richesse, le plus important pour Autun, et le plus grand issu de fouilles récentes. L'atelier de 2014 a des productions diversifiées et pose le problème de la provenance et du commerce des moules (signatures variées). Celui fouillé en 2019/20 est visiblement l'une des officines dépendant du coroplaste Pistillus, la seconde à être fouillée après celle mise au jour au Faubourg d'Arroux en 2010 (Alix 2014). Les productions phares du coroplaste se retrouvent en abondance (buste d'enfant, Vénus, *cucullatus*...). Mais un grand nombre d'inédits (moules, produits finis) ou d'éléments de productions peu connus (prototypes, moules mis en correspondance avec des figurines connues par ailleurs...) vont permettre d'affiner considérablement la production de cet artisan au style et au nom si « répandu » en Gaule et au sein de la partie occidentale de l'Empire. Pour la céramique, au-delà des productions, les ateliers présentent des structures qui dépassent les simples vestiges des fours. Bases de tours, fosses de dépôt d'argile, foyers annexes, bacs de séchage, permettent d'interroger la chaîne opératoire. Des comparaisons pourront être établies avec les synthèses réalisées sur l'organisation des ateliers (Pastor 2010).

La métallurgie au sein du *suburbium* a été abordée dans un premier temps au travers d'indices de production d'alliages cuivreux sur la fouille de M. Thivet de 2016. En 2017/18, des foyers de forges (petites installations de bord de voie de la deuxième moitié du I^{er} s. apr. J.-C.) ont été vus à l'ouest du quartier. Mais ce sont les fouilles de 2019/20 qui ont apporté le plus de données et permis de mettre au jour de nombreux ateliers de forges et de bronzier qui se succèdent. La présence d'ateliers (détail cf. *supra*) est attestée dès la fin de l'époque augustéenne, le long de la voie. Ces petites unités en terre et bois, régulièrement rebâties, sont actives jusqu'au II^e s. apr. J.-C. Elles sont centrées sur la production d'objets en alliages cuivreux, même si certaines y ajoutent la métallurgie du fer. La plus grande période de production semble centrée sur le milieu et la fin du I^{er} s. apr. J.-C. Les ateliers de la ceinture

ouest du sanctuaire s'installent au milieu du I^{er} s. apr. J.-C. dans des bâtiments maçonnés en pierre. Leurs premiers états accueillent une production mixte de fer et d'alliages cuivreux. Les ateliers les plus récents de cet espace sont des forges qui précèdent puis sont contemporaines de l'atelier de poterie/coroplastie plus à l'ouest. Malgré la montée en puissance supposée de l'activité des potiers à partir du II^e s. apr. J.-C., la métallurgie continue donc d'être active. Les vestiges de ces ateliers sont assez bien conservés (au moins sur une bonne partie de l'emprise) si on considère le type de structures fragiles ou éphémères et constamment remaniées associé à ces activités (foyers de fusion, sols, foyers de forge, bases d'établis). En tous cas, en liaison avec les déchets de production, elle permet d'interroger *a minima* la chaîne opératoire. On observe en effet des espaces spécialisés au sein des bâtiments (par exemple pour la fusion des alliages cuivreux), des proximités attendues entre les emplacements supposés des supports de frappe et les foyers, etc. Pour ce qui est du mobilier, il a fait l'objet d'études préliminaires et d'identifications par différents spécialistes : P. Mazille et N. Tisserand pour les cupro-alliages, vient s'y adjoindre notre spécialiste de l'*instrumentum*, L. Cassagnes. Une étude des outils lithiques (abrasion essentiellement) a été réalisée par M. Pieters. Pour le fer, l'étude trop longtemps repoussée des battitures et des scories va être menée cette année par M. Berranger. La fouille des ateliers ouest du I^{er} s. apr. J.-C. menée en 2020 a largement complété la vision partielle issue de la fouille de 2019, centrée sur l'atelier de Pistillus et les ateliers ouest. Le mobilier (rejets) associé à la métallurgie (du bronze essentiellement) est abondant avec des centaines de déchets (coulées, chutes, creusets). Le parent pauvre reste les produits semi-finis, évidemment explicites quant aux productions. Néanmoins, pour les cuivreux, sont attestées des productions de fibules (période augusto-tibérienne), de clochettes (milieu du I^{er} s. apr. J.-C.), de clous en bronze (milieu du I^{er} s. apr. J.-C.), ainsi que d'objets en tôle (miroir, vaisselle ? : milieu/fin du I^{er} s. apr. J.-C.). Pour le fer, la production reste encore incertaine, faute de chutes explicites. Comme on l'a évoqué, un travail de synthèse et d'analyse fine reste à accomplir pour la métallurgie à partir des premiers bilans et identifications. Mais le potentiel d'étude est

important. Il apportera une nouvelle fenêtre sur les quartiers associés à la métallurgie antique autunoise, vus au travers des fouilles *intramuros* du Faubourg d'Arroux (Alix 2014) et surtout du Lycée militaire (Chardon-Picault et Pernot 1999).

Au-delà de la question des productions elle-même, le quartier artisanal lui-même touche à des problématiques générales. La question de sa relation avec le sanctuaire et sa position vis-à-vis de la ville vient parmi les premières. Comme on l'avait évoqué en 2019, les constats réalisés montrent que l'emplacement même du quartier n'est pas commandé par un accès aux ressources. L'accès facile à l'eau est une opportunité, mais il ne saurait expliquer la création du quartier. Celui-ci n'occupe pas une position privilégiée directe pour l'argile ou des minerais, voire le bois. Dès lors, il est plus probable que le sanctuaire – plus ancien que la ville – ait eu un rôle polarisateur (de même que les axes de circulation). Par la suite, l'espace disponible a pu jouer un rôle. Mais les zones testées montrent des occupations assez précoces (tibériennes) dans tous les cas. L'emprise du quartier pourrait être « densément » occupée assez tôt. À cela vient s'ajouter la question des productions destinées proprement au sanctuaire. Cet aspect n'est pas réglé : il manque des référentiels de consommation du côté du sanctuaire. Les fouilles menées, centrées sur les monuments n'ont pas eu l'opportunité de mettre au jour d'éventuels dépôts et fosses de rejets secondaires d'offrandes. Néanmoins, des indices témoignent qu'une partie des productions (en particulier pour la poterie) est destinée à des activités cultuelles (coupelles, patères, probablement une partie des figurines...). C'est moins évident pour les productions métallurgiques. Dans tous les cas, il est très probable pour la métallurgie et certain pour la céramique que les ateliers visent un marché qui ne se limite pas à l'horizon du sanctuaire, mais exportent leurs fabrications. Quelle que soit son origine, le *suburbium* artisanal a sa vie propre. Son rapport au sanctuaire est toutefois complexe. Il s'intègre dans un ensemble organisé qui relève d'une gestion publique. Rappelons que les ateliers sont repartis en deux zones. À l'ouest, un quartier organisé autour de la voie de Bourges. À l'est un espace contraint, comme le montrent les fouilles et les prospections géophysiques, qui accueille

cette « ceinture » (et boutiques ?) polarisée par le sanctuaire. Cette dernière (dans les parties testées) voit de développer des ateliers seulement dans un second temps. À la période augusto-tibérienne, la zone, alors vierge, est déjà séparée formellement (par une voie) du reste du quartier artisanal qui se met en place. On est tenté d'y voir un espace directement géré par le sanctuaire ou la cité (Tran 2009). Un fragment d'inscription, découvert dans les niveaux d'abandon de la forge est en 2019, atteste d'un contrôle par les décurions de la cité des espaces proches (autorisation de fondation d'une niche votive (?)). Des ateliers prennent donc place dans un second temps au sein de cette zone. La partie ouest du quartier paraît répondre à une parcellisation assez précise avec une pérennité relative des limites entre bâtiments. Cette question reste à explorer. Mais on retrouve des espacements qui pourraient être basés sur des multiples de l'*actus*, comme on en retrouve *intra-muros* et qui bougent finalement peu d'un état à l'autre. Si un parcellaire existe, il n'est pas forcément le fait d'une organisation par la puissance publique. Mais il indiquerait une gestion organisée des propriétés. Par ailleurs, cette zone occidentale est comprise dans l'espace englobé par le canal qui dérive l'eau du Ternin vers l'Arroux (Alix 2018). On est donc face à une gestion attentive des problèmes d'inondation qui ne se restreint pas à la stricte limite de la zone culturelle. Elle inclut bien le quartier artisanal dont le canal forme la limite ouest.

La dimension sociale de la population des artisans et les aspects de leur vie quotidienne, au-delà de leur rôle productif, reste comme souvent très difficile à aborder, au travers de l'archéologie et de la culture matérielle. Néanmoins quelques aspects ressortent de premiers constats. La comparaison du mobilier céramique et de l'*instrumentum* entre la période des métallurgistes du I^{er} s. apr. J.-C. et des potiers des II^e et III^e s. apr. J.-C. semble montrer que les premiers vivent sur place, ce qui n'est peut-être pas le cas des seconds : les restes de céramique de consommation et de faune sont plus abondants. Les éléments d'*instrumentum* renvoyant au domaine personnel (fibules...) ou à la vie quotidienne (chenets p. ex.) sont bien plus présents. On observe la présence de dépotoirs domestiques qui sont absents par la suite (au point qu'il est par exemple

difficile de dater dans le détail les productions de métallescente. La consommation de vaisselle indique que tout en étant loin d'être des nantis, ces populations ne sont pas indigentes pour autant. Pourtant, si on compare avec les aménagements du Faubourg d'Arroux (Alix 2014), l'architecture des artisans de la métallurgie ne franchit pas le stade de la construction en pierre. Aucun aménagement de confort (galeries, petits hypocaustes...) ne vient améliorer le bâti ou le tirer, par imitations modestes, vers les standards des hautes classes sociales, comme au Faubourg d'Arroux. Toujours par comparaison, on trouve également très peu d'attestations d'une maîtrise de l'écrit (presque pas de stylets, pas de boîtes à seaux). Mais la campagne de 2020 a révélé des objets plus prosaïques liés au comptage (jetons en céramiques, fléaux de balance). On a sans doute affaire à des populations socialement dissemblables, même si elles partagent les mêmes activités de production. Ces comparaisons restent à étayer et à prolonger avec la situation du Lycée militaire qui semble encore différente.

Références bibliographiques

Alix 2014

ALIX St. — *Urbani et Fabri. Évolution d'un quartier d'Augustodunum entre artisanat et habitat, du règne d'Auguste au début du Haut Moyen Âge*, Faubourg d'Arroux, Autun, Saône-et-Loire (71). Rapport final d'opération, Inrap, Dijon, 2014, 4 volumes.

Alix 2018

ALIX St. (dir.) — Opération 2018.3, étude du quartier artisanal et structuration de l'ouest de *suburbium* de la Genetoye. Sondages sur le canal et l'ouest du secteur artisanal. In : LABAUNE (Y.) (coord.), *Le complexe monumental de la Genetoye (Autun, Saône-et-Loire) dans son environnement. Approches diachroniques et pluridisciplinaires de la confluence Arroux/Ternin de la Préhistoire au Moyen-Âge*. Autun. Rapport de PCR, 2018, Autun.

Alix 2020

ALIX St. — *Approches diachroniques et pluridisciplinaires de la confluence Arroux/Ternin de la préhistoire au Moyen-Âge. Le complexe monumental de la Genetoye (Autun, Saône-et-Loire) dans son environnement*. Rapport de PCR. Volume 2. Opération 2019.6 « Extension et organisation du complexe antique : le secteur artisanal », 2, ARTEHIS, Autun : s.n.

Alix, Pascal 2017

ALIX St., PASCAL M.-N. — Le secteur artisanal - 2017.3 : rapport de la campagne 2017. In : *Le complexe*

monumental de la Genetoye (Autun, Saône-et-Loire) dans son environnement, Autun : SAVA, pp. 71 209.

Chardron-Picault, Pernot 1999

CHARDRON-PICAULT P., PERNOT M. (dir.) — Un quartier antique d'artisanat métallurgique à Autun, le site du lycée militaire, DAF n° 76, 1999, 316 p.

Delencre 2017

FLORENT D. — *Terres et pierres pour matières de cultures : l'apparition et la diffusion de nouveaux modes et matériaux de construction dans le Nord-Est de la Gaule romaine (II^e siècle avant J.-C. - II^e siècle après J.-C.)*. Archéologie et Préhistoire. Thèse soutenue à l'Université Bourgogne Franche-Comté, 2017.

Thivet 2016

THIVET M. (dir.) – Opération 2016.10, « Extension et organisation du complexe antique ». In : LABAUNE Y. (coord.), *Le complexe monumental de la Genetoye (Autun, Saône-et-Loire) dans son environnement. Approches diachroniques et pluridisciplinaires de la confluence Arroux/Ternin de la Préhistoire au Moyen-Age*. Autun. Rapport de PCR 2016, 2016.

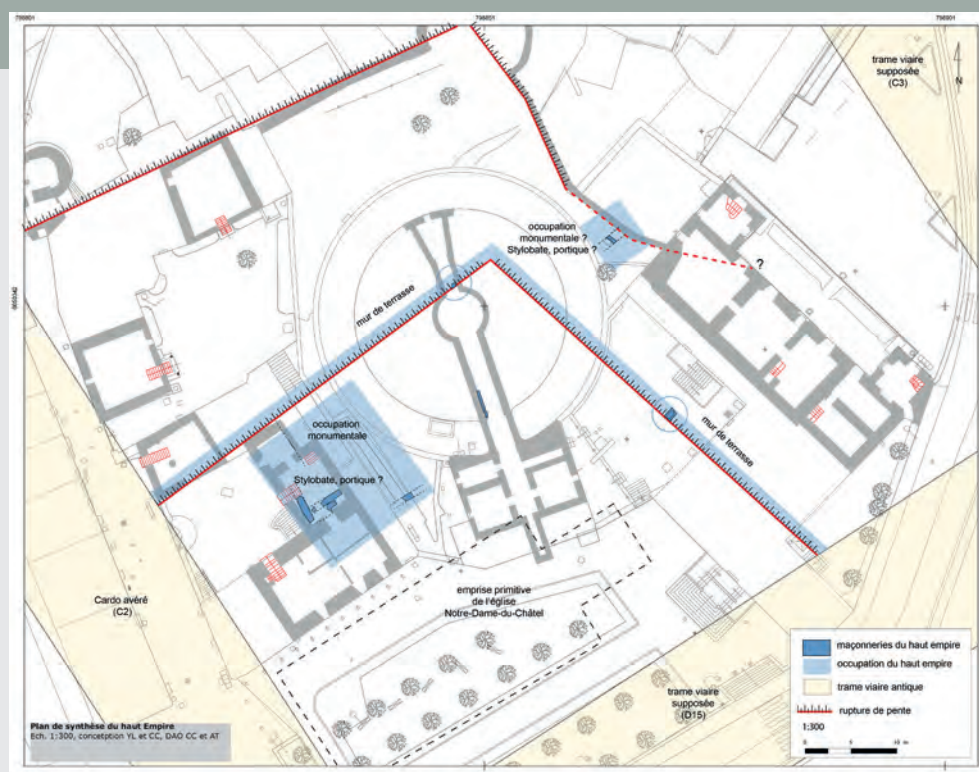
Thivet et al. 2015

THIVET M., SAGESSE A., MORO F., LABAUNE Y. — Un atelier de potiers inédit découvert dans le quartier suburbain de La Genetoye (Autun, Saône-et-Loire). Premiers éléments de datation et faciès des productions de vaisselle céramique. In : *Société Française d'Étude de la Céramique Antique en Gaule*, Marseille, pp. 253 272.

Tran 2009

TRAN N. — *Tabernae publicae* : boutiques et ateliers dans le patrimoine des cités de l'Occident romain. In : *Cahiers du Centre Gustave Glotz*, 20, 2009. pp. 327-350.

Fig. 3 Plan de synthèse des vestiges du haut Empire (conception Y. Labaune, DAO C. Couderc et A. Tisserand).



Considérant que les travaux envisagés sont susceptibles d'affecter des éléments significatifs du patrimoine archéologique antique, médiéval, moderne et d'époque industriel, enfouis mais également en élévation, une opération de diagnostic a été prescrite sur une emprise de 7296 m². Elle a été réalisée par le Service Archéologique de la Ville d'Autun, en collaboration avec l'Inrap en trois phases successives compte tenu de la complexité et de l'étendue des espaces à explorer (fig. 2). Les résultats présentés dans les lignes suivantes concernent la première phase d'intervention, qui a été déclinée en onze tranches d'intervention se succédant entre le 8 septembre 2020 et le 29 janvier 2021. Dans ce cadre, les sondages sédimentaires ont été réalisés sous la responsabilité de Y. Labaune, l'étude du bâti en élévation a été menée par C. Couderc.

Les principaux résultats

Les traces de plusieurs colonnades ont été repérées, appartenant possiblement à un ou plusieurs édifices publics du début de l'époque romaine, situées au cœur d'un îlot antique (fig. 3-4).

L'étude a également permis de préciser le tracé de l'enceinte qui ceinturait la ville haute à la fin de l'Antiquité (fig. 5-6). La fortification est construite à partir de grands blocs de grès certainement récupérés sur les ruines de monuments plus anciens (fig. 7). Les datations restent encore imprécises mais rien ne s'oppose à une construction au cours de l'Antiquité tardive et quoiqu'il en soit antérieure à l'époque carolingienne. La courtine pourrait reprendre le tracé d'anciens murs de soutènement (fig. 3) à l'emplacement d'une topographie naturellement accidentée.

Il semblerait que la porte monumentale permettant d'accéder à l'intérieur de l'enceinte réduite, qui accueillera à partir du IV^e s. des habitations et le groupe épiscopal, soit en partie conservée dans l'emprise du projet. L'intervention a mis en évidence la conservation remarquable d'un ensemble d'infrastructures tardo-antiques, possiblement domestiques, au voisinage même de l'enceinte réduite, à l'intérieur de la cour Lacomme. Ces constructions édifiées au moyen de solides maçonneries, sont la plupart du temps équipées de sols en béton de tuileau et/ou de sols construits sur hypocaustes (fig. 8).



Fig. 4 Vestiges d'une colonnade d'époque romaine (cliché Y. Labaune).

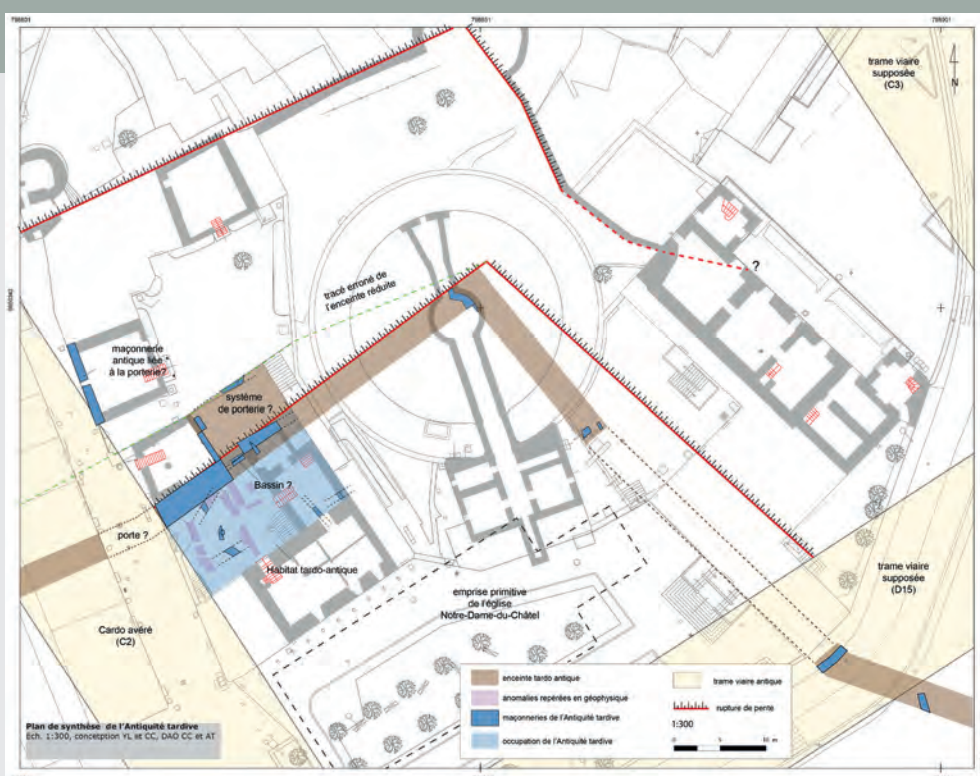


Fig. 5 Plan de synthèse des vestiges de l'Antiquité tardive (conception Y. Labaune, DAO C. Couderc et A. Tisserand).

Fig. 6 Tracé présumé affiné à l'issue du diagnostic de l'enceinte réduite tardo-antique et de l'enceinte d'origine médiévale et ses réfections (DAO Y. Labaune).

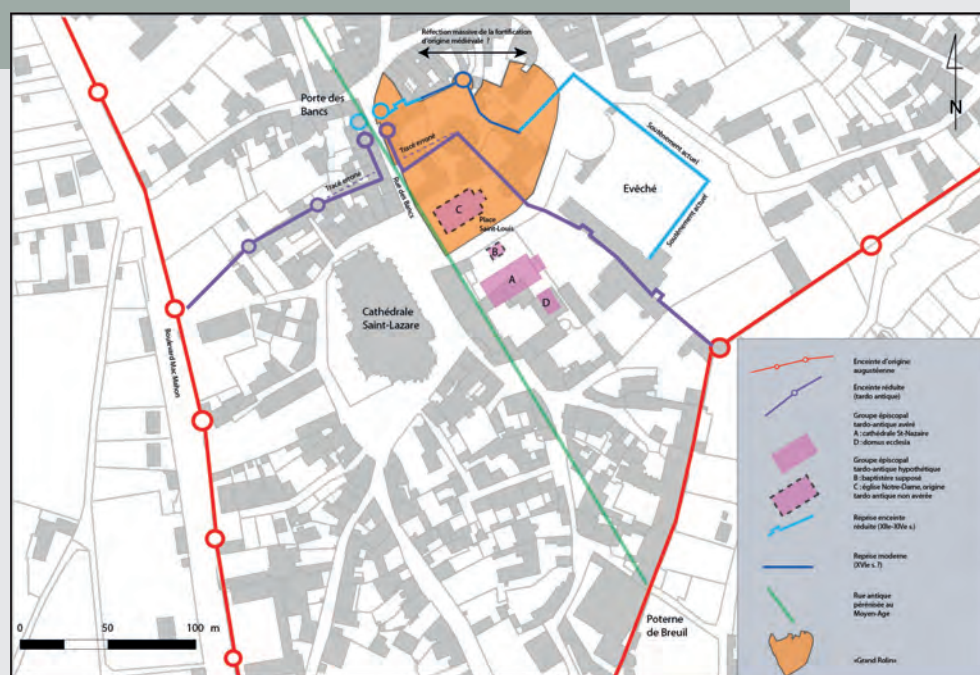


Fig. 7 Cave Lacomme, vue générale du tronçon de rempart tardo antique reployant des blocs de grand appareil (Cliché C. Couderc).



Fig. 8 Cour Lacomme, structure à béton hydraulique datée des IV^e-V^e s. située sur / contre le tracé présumé de l'enceinte réduite (cliché Y. Labaune).

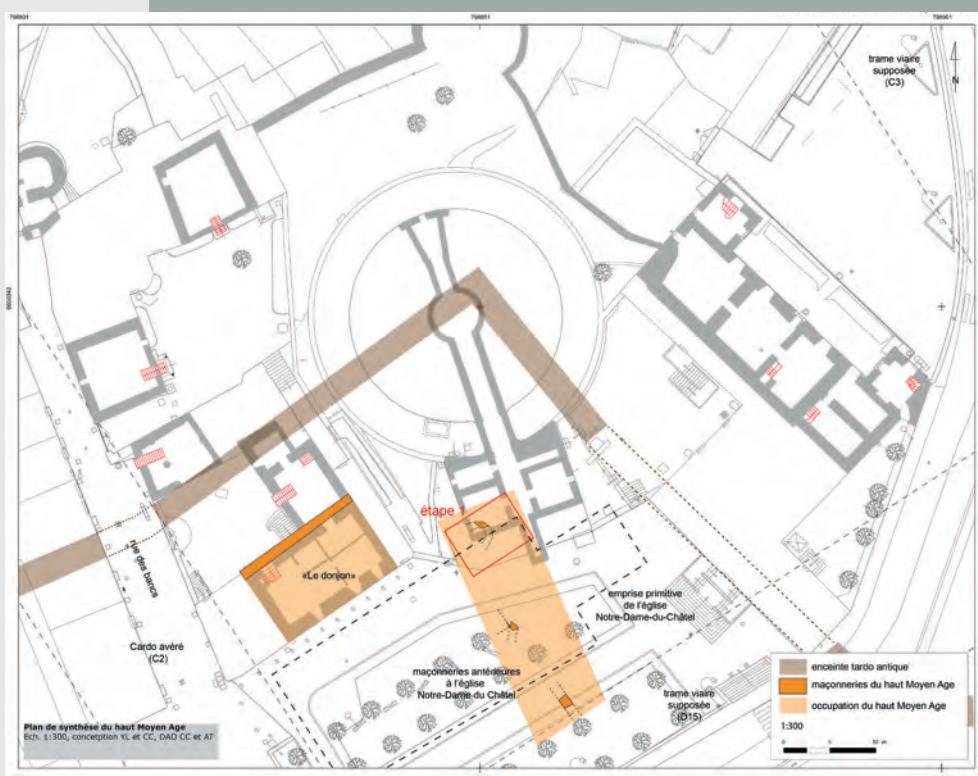


Fig. 9 Plan de synthèse des vestiges du haut Moyen Âge (conception Y. Labaune, DAO C. Couderc et A. Tisserand).



Fig. 10 Escalier d'accès à l'intérieur du « Donjon » découvert après décaissage (cliché C. Couderc).

Les vestiges de la demeure du père du chancelier Rolin connue sous le nom du « donjon » ont été reconnus dans les caves et les élévations de l'hôtel Lacomme (fig. 9-10). Ce bâtiment serait plus ancien qu'on ne le pensait et remonterait à l'époque carolingienne (VII^e - VIII^e s.) selon de premières datations radiocarbone obtenues sur des mortiers.

L'étude a également porté sur les vestiges des maisons médiévales arasées lors de la construction de l'hôtel particulier de Nicolas Rolin, dont une première cave du XIII^e s. voûtée d'ogives ornée d'un décor élaboré qui correspond certainement à un espace de négoce ouvert sur la rue des Bancs (fig. 11-13). Deux autres caves appartenant initialement aux maisons dites Prémercy et Bureau, sont communes et voûtées en anse de panier, mais elles connaissent une histoire et des modifications complexes.

Au niveau de la place Saint-Louis, les vestiges de l'église Notre du Châtel ont pu être appréhendé (fig. 11), en particulier un ensemble de caveaux dont certains possèdent semble-t-il encore en partie leur système de couverture. Il a été possible de faire remonter l'origine de l'édifice de culte à l'extrême fin du X^e s. ou dans les premières décennies du XI^e s. alors que les premières

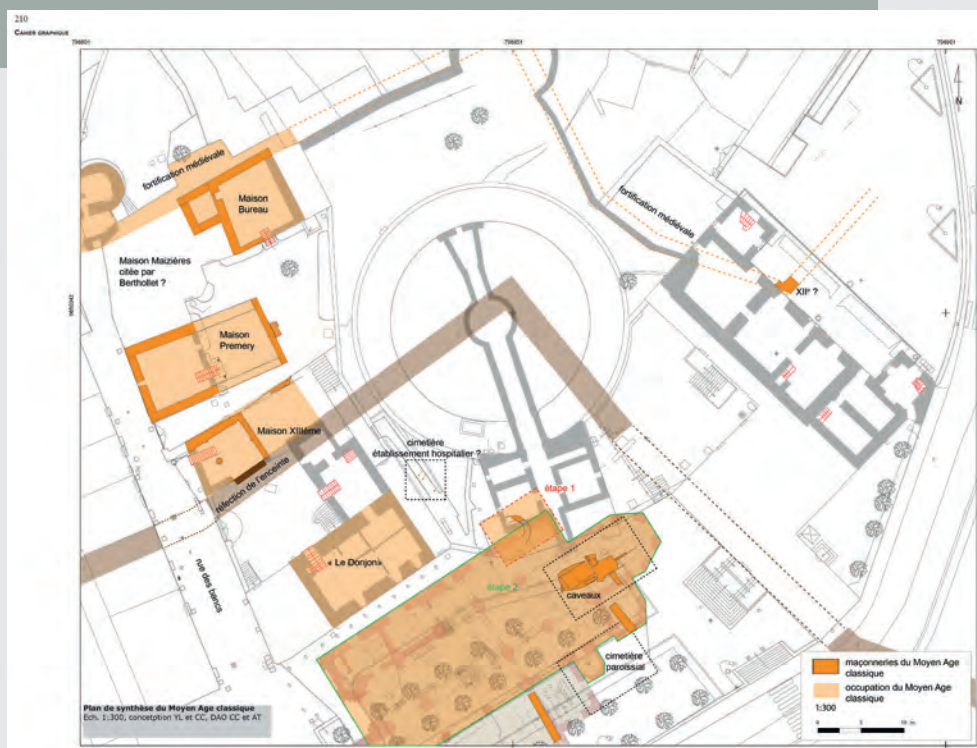


Fig. 11 Plan de synthèse des vestiges du Moyen Âge. (conception Y. Labaune, DAO C. Couderc et A. Tisserand).



Fig. 12 Cave Lacomme, culot figuré de retombé de voûte (cliché Y. Labaune).



Fig. 13 Cave Lacomme, pilier central et niveau de sol original. (cliché Y. Labaune).



Fig. 14 Place Saint-Louis, fouille du caveau dans lequel a été inhumé Nicolas Rolin. Il accueillait au moins 8 individus. (cliché Y. Labaune).

mentions le concernant remontent au XIII^e s. L'intervention menée à l'entrée du chœur de l'édifice religieux a permis de mettre au jour les vestiges du tombeau présumé de Nicolas Rolin (fig. 14). Il comportait plusieurs individus dont un personnage inhumé avec des éperons (fig. 15), les études sont en cours pour déterminer s'il s'agit du chancelier lui-même ou de l'un de ses proches.

Un ensemble de vestiges scellés par les infrastructures de Notre Dame du Châtel, maçonneries mais également horizons stratifiés de « terres noires » qui recèlent un fort potentiel, remontant aux périodes mérovingiennes et carolingiennes, ont pu être documentés (fig. 9). Mais pour l'instant il est impossible de les mettre clairement en relation avec un état précoce de l'église. Ainsi l'hypothèse d'avoir affaire à un édifice de culte du haut Moyen Âge lié au groupe épiscopal de Saint-Nazaire sur le schéma de Genève, émise par certains chercheurs, n'a pas pu être validée dans le cadre de notre opération.

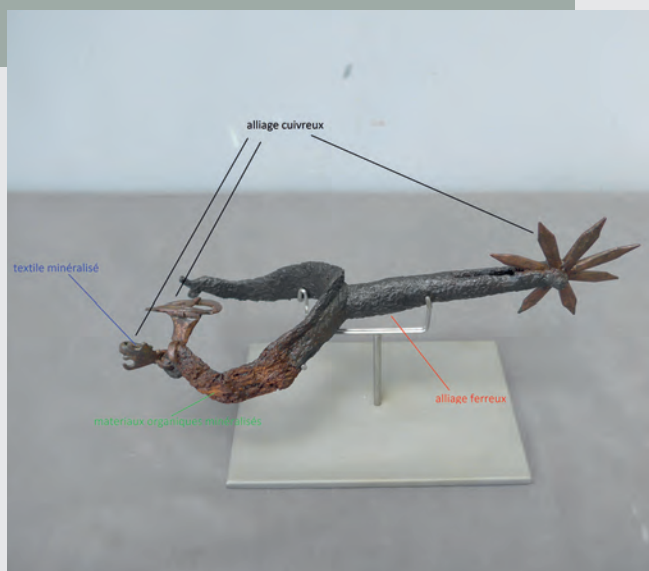


Fig. 15 Eperon retrouvé à l'intérieur du caveau fouillé place Saint-Louis. Après stabilisation / restauration (cliché atelier de restauration).

Le cimetière paroissial se développant au sud de Notre Dame du Châtel, dans la partie méridionale de la place Saint-Louis, a pu être appréhendé (fig. 16), il semble remonter tout comme l'église au tout début du XI^e s., l'occupation se poursuivant jusqu'au XVII^e s. Parmi les fosses de réduction des structures originales ont été mise en évidence, liées certainement à la vidange de certains caveaux de l'église.

Au nord de l'église, la présence d'un espace funéraire assez diffus exclusivement fréquenté à l'endroit de nos sondages au cours du XI^e s., a été détecté (fig. 17). Le recrutement et les pathologies des défunts invitent à s'interroger sur la proximité d'un établissement hospitalier.

La fortification tardo-antique est agrandie au XII^e s. (fig. 18) et l'espace enclos accueillera au XV^e s. une maison canoniale (maison d'un clerc membre du chapitre cathédral) et un grand édifice à contreforts, peut-être les écuries de Nicolas Rolin. Ces deux bâtiments seront arasés préalablement à l'édification de la prison Panoptique au milieu du XIX^e s., mais l'expertise a révélé que leurs fondations étaient en partie conservées à l'emplacement des futurs travaux (fig. 19).



Fig. 16 Fouille en cours portant sur le cimetière paroissial au sud de Notre- Dame du Châtel (cliché Y. Labaune).

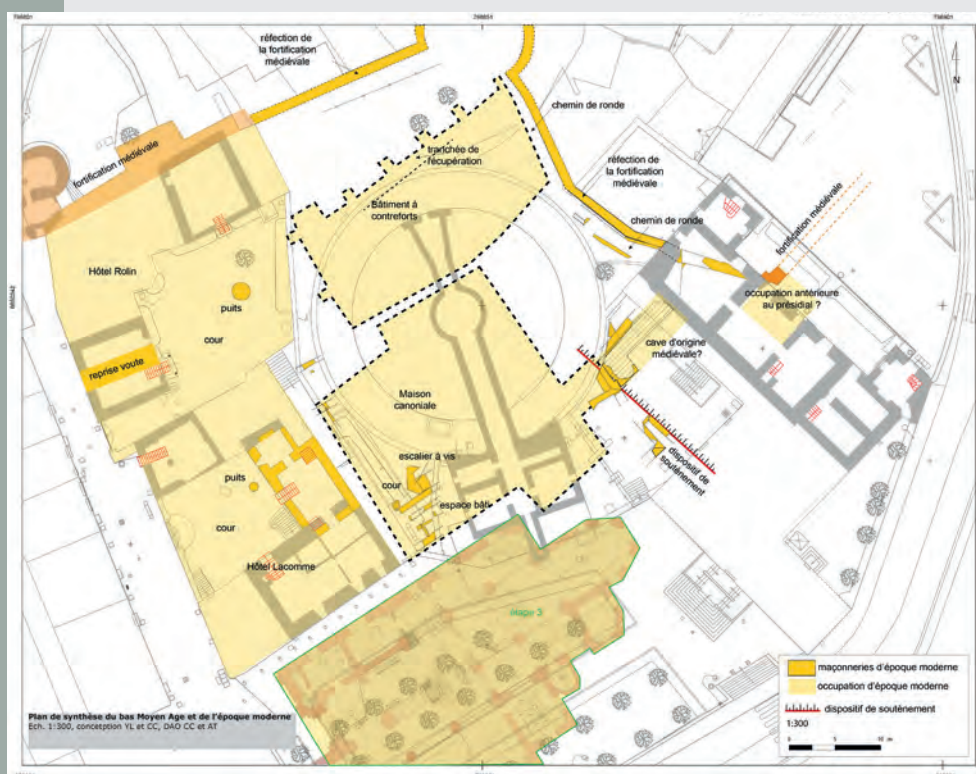


Fig. 18 Plan de synthèse des vestiges de la période moderne (conception Y. Labaune, DAO C. Couderc et A. Tisserand).



Fig. 17 Fouille en cours de sépultures antérieures à l'habitat médiéval (maison canoniale) (cliché Y. Labaune).

Un système d'infrastructures maçonnées souterraines et non comblées a été repéré dans l'ancienne cour des prisonniers comprise entre la maison du gardien et le palais de Justice. Il pourrait s'agir d'une ou de plusieurs caves d'origine médiévales dont l'usage aurait été détourné dans le courant du XVIII^e s. pour servir peut-être de fosse septique (fig. 20).

Quelle(s) suite(s) ?

Les résultats de cette expertise confirment la richesse exceptionnelle de ce secteur urbain, dont l'occupation ancienne reste assez mal connue, qui conserve, dans son sous-sol et dans ses murs, 2000 ans d'Histoire, depuis la fondation de la ville romaine d'*Augustodunum* à nos jours.

En fonction des potentialités détectées et des caractéristiques du projet, les services de l'Etat seront amenés à prescrire un ensemble d'interventions complémentaires, sous forme de fouilles sédimentaires et d'étude du bâti conservé en élévation. Ces interventions sont planifiées dès 2022 en amont ou en accompagnement des travaux à venir de redéploiement du musée.



Fig. 19 L'un des sondages ouvert à l'emplacement de la grande maison canoniale du XV^e s. détruite au XIX^e s. préalablement à la construction de la prison circulaire. En haut à gauche du cliché on observe les fondations d'une tour d'escalier de plan hexagonal (qui ressemblait à la tour de l'hôtel Rolin) (cliché agence Com'air, Chalon-sur-Saône).



Fig. 20 Ancienne cour des prisonniers comprise entre la maison du gardien et le palais de Justice ; d'anciennes infrastructures d'origine médiévale remaniées à l'époque moderne ? (cliché Y. Labaune).

Aperçu des résultats des campagnes de recherche 2020-2021 sur l'*oppidum* de Bibracte

Andrea Fochesato
EPCC Bibracte

L'année 2021 marque le dernier acte du cycle pluriannuel de recherches sur le mont Beuvray commencé en 2017 et prolongé d'un an par rapport à la programmation initiale en raison des avancées très réduites constatées en 2020 dans le contexte de la pandémie. Malgré les contraintes sanitaires, cinq opérations de fouilles ont été menées en 2020 et six en 2021 (fig. 1), dont une *extra-muros* sur le versant méridional du mont Beuvray. Elles concernent d'une part la poursuite des actions engagées les trois années précédentes, d'autre part le démarrage de nouveaux projets destinés à se développer au cours du prochain cycle.

Les campagnes de prospection géophysique menées avec régularité depuis 2011 par l'équipe de l'université de Brno, épaulée depuis 2019 par celle de l'université de Franche-Comté, ont progressivement étendu la surface prospectée, qui atteint désormais 28,8 ha pour les prospections magnétiques et 7,0 ha pour celles au géoradar. En 2020, les prospections ont accompagné le développement d'un projet spécifique concernant l'étude des espaces vides dans l'*oppidum* (cf. *infra*), alors qu'en 2021 elle se sont recentrées sur le secteur du Theurot de la Roche, tirant profit de la coupe à blanc d'un peuplement déperissant d'épicéas qui recouvrait sur quelques 10 ha son flanc occidental, peu exploré au XIX^e siècle. Les analyses ont permis de reconnaître plusieurs murs de terrasse jusque-là inconnus ainsi que des vestiges maçonnés qui, dans certains cas, peuvent être rattachés aux bâtiments fouillés par Bulliot dans le secteur.

Après avoir été au cœur des recherches pendant plus de deux décennies, le secteur de la Pâturage du Couvent a fait l'objet ces dernières années de travaux de consolidation et valorisation des vestiges qui ont ciblé tout particulièrement le complexe monumental de l'Illet des Grandes Forges (fig. 2). En marge

de ces travaux, un sondage réalisé à l'avant de l'entrée qui donnait accès au *forum* depuis l'avenue centrale a permis de reconnaître en 2020 les cinq niveaux de la voie qui avaient déjà été observés dans les sondages antérieurs. Parmi les nouveautés, on note plusieurs canalisations. Une réfection majeure associée à un élargissement important de la voie datée vers le milieu du I^{er} s. av. n. è., est accompagnée par l'installation d'une première canalisation qui pourrait être mise en relation avec la construction, environ 50 m plus au nord, du bassin monumental, ce dernier aligné sur l'axe central de la voie élargie.

Plusieurs opérations ont été ensuite menées dans le secteur du Parc aux Chevaux. L'exploration extensive de la *domus* PC2 par les adolescents du chantier-école de Bibracte est un projet de longue durée qui sera désormais favorisé par la construction d'un abri de 1300 m² sur la totalité de l'emprise de la *domus*. Les campagnes successives ont intéressé l'espace au nord de la façade septentrionale de la *domus*, sondé en 2020, et sa portion orientale (fig. 3). Les fouilles ont largement confirmé la richesse de la stratigraphie, avec l'identification d'au moins trois états antérieurs à la construction de la *domus*. Les occupations initiales, antérieures au milieu du I^{er} s. av. n. è., n'ont été appréhendées que de manière fragmentaire. Les décennies qui suivent la Conquête ont en revanche laissé des traces plus substantielles d'architecture à ossature bois qui relèvent de deux phases de construction successives dont la plus récente, documentée dans le secteur septentrional du chantier, se caractérise par la présence d'éléments (sols de terrazzo, enduits muraux, tuiles en terre cuite) d'influence italique. Dans le secteur oriental, un bâtiment matérialisé par un sol en terre battue délimité par des poteaux régulièrement espacés est associé à une cave, également en bois, alors qu'une deuxième cave, maçonnée et déjà

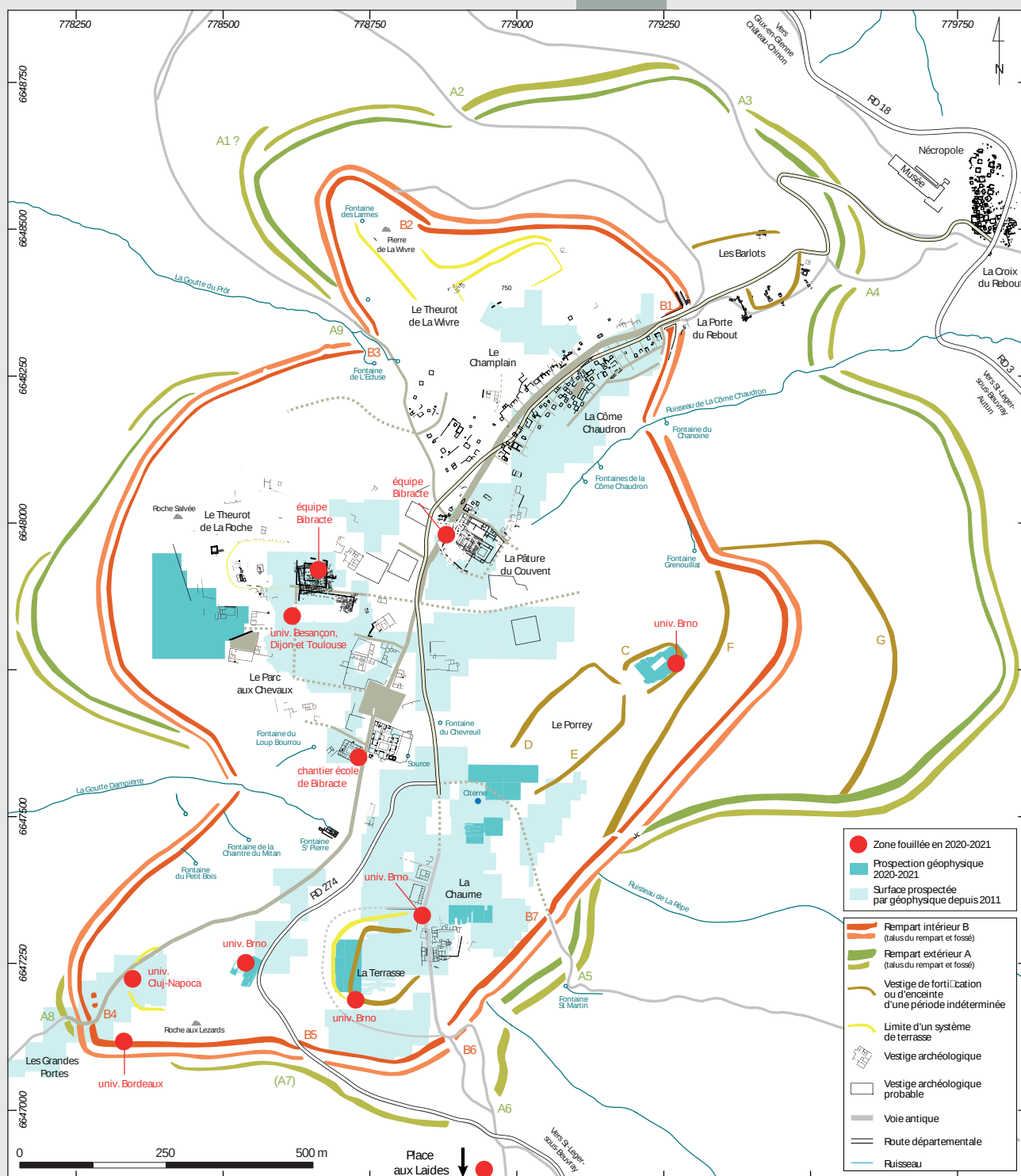


Fig. 1 Localisation des interventions des campagnes 2020 et 2021 (DAO Bibracte/A. Meunier)

fouillée par Bulliot, se situe plus au nord. L'ensemble de ces structures est recouvert lors de la construction de la *domus* en pierre, dont la date reste à préciser. On notera enfin la réoccupation tardive du secteur par un atelier de bronziers, à un moment où la *domus* était déjà en partie ruinée, selon un scénario que l'on observe aussi sur la façade nord de l'Illet des Grandes Forges.

Dans le secteur de l'esplanade centrale du Parc aux Chevaux (fig. 4), une ultime intervention liée au projet de mise en valeur de la terrasse PC15 – dont l'exploration avait été complétée en 2018 – a permis en 2021 de préciser davantage l'architecture du *mur gallicus* qui servait de soutènement à la terrasse dans ses états initiaux, et notamment son système de fondation. Elle a également montré l'existence

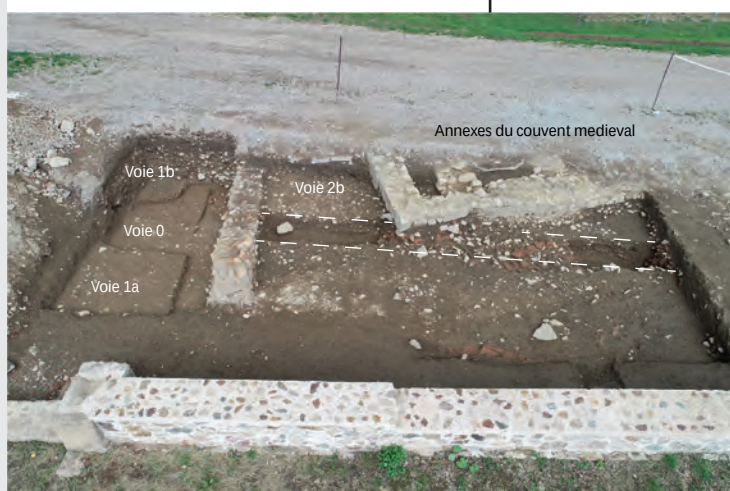


Fig. 2 Vue du secteur de la Pâturage du Couvent et du sondage réalisé à l'avant de l'entrée de l'Îlot des Grandes Forges en 2020 (clichés Bibracte/A. Meunier n° 125834)

d'une occupation du secteur antérieure à la mise en œuvre de la première terrasse monumentale, sous la forme d'une mince couche anthropisée quasiment dépourvue de traces d'aménagements. Les rares vestiges livrés par cette couche fournissent un *terminus post quem* au début du I^{er} s. av. n. è., ce qui permet d'ores et déjà de vieillir la date de l'occupation initiale de ce secteur.

Cette longue séquence d'occupation est confirmée par l'exploration de la frange sud-occidentale de la terrasse voisine PC14, engagée en 2021 par les équipes de

Besançon, Dijon et Toulouse. Plusieurs phases ont pu d'ores et déjà être observées, dont la plus récente correspond à l'installation de la plateforme maçonnée, avec des vestiges qui ne permettent pas encore d'en comprendre la disposition spatiale dans sa bordure méridionale. A une phase immédiatement antérieure appartient une maison à fondations maçonnées d'un type repéré à plusieurs exemplaires lors des fouilles du XIX^e siècle sur le flanc du Theurot de la Roche. Elle s'installe à son tour sur les vestiges d'un habitat à ossature bois – caractérisé par des structures fossoyées de type cellier, trous



Fig. 4 Localisation des sondages de 2021 sur le plan général des zones fouillées dans le secteur du Parc aux Chevaux et du Theurot de la Roche (DAO Bibracte/A. Fochesato). En bas : vue du secteur fouillé par les équipes des universités de Franche-Comté, Bourgogne et Toulouse (resp. Ph. Barral, M. Joly, P. Nouvel, M. Thivet, B. Clément, Q. Verriez) (cliché Bibracte/Q. Verriez n° 132746).

témoigne de l'existence d'un hameau associé à la chapelle et aux foires qui s'y tenaient annuellement depuis au moins le début du XIII^e siècle.

Lors des fouilles à la Chaume, une attention particulière a été portée à la mobilisation

systématique des approches paléo-environnementales, avec la mise en œuvre d'un protocole de prélèvement méthodique. Cela a été également le cas pour un deuxième projet, animé par la même équipe entre 2019 et 2020, visant à l'étude des espaces à l'apparence dépourvus de traces de

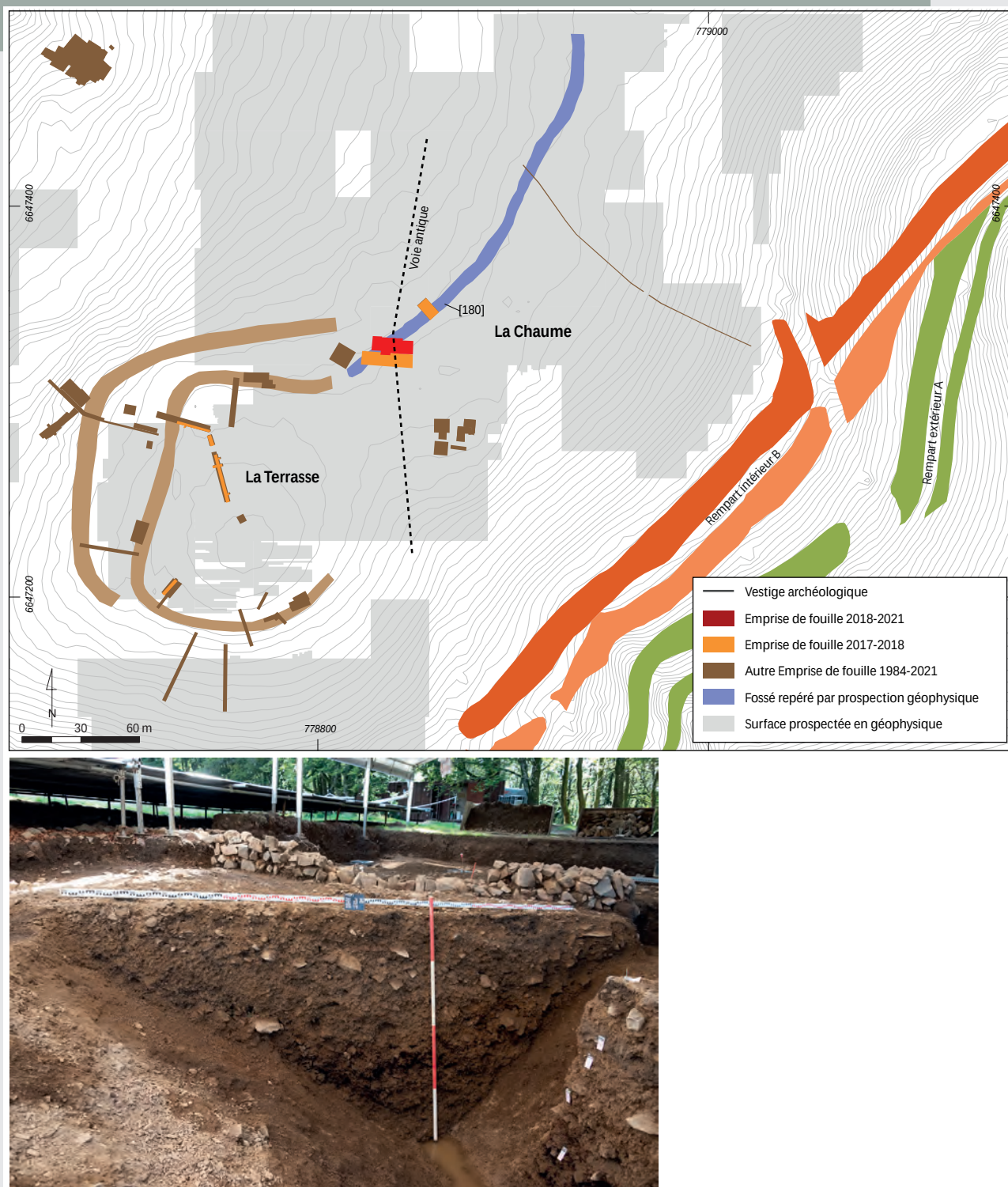


Fig. 5 Localisation des sondages 2018-2021 dans le secteur de la Chaume (resp. P. Goláňová, université Masaryk de Brno) (DAO Bibracte/A. Meunier). En bas : vue vers le nord-ouest de la coupe transversale du fossé en cours de fouille en 2021 (cliché L. Bedáň)

construction sur l'*oppidum*. Le programme a débuté par l'ouverture de sondages ponctuels, en tirant profit de tranchées de fouilles antérieures, dans différents secteurs cibles (le Porrey, la Terrasse, les Vergers) prospectés en même temps par des analyses magnétiques et géoradars, afin d'effectuer une étude pluridisciplinaire (géo-archéologique, bio-archéologique, etc.) des dépôts.

Un nouvel axe de recherche lancé en 2019 vise le redémarrage de l'étude de fortifications de l'*oppidum*. L'attention se porte aujourd'hui sur le secteur jusque-là peu exploré des Grandes Portes. Avant d'aborder la fouille de la porte, l'ouverture d'une tranchée au sud de l'accès par l'équipe de l'université de Bordeaux a permis d'observer l'imposant système défensif, composé d'un rempart de type

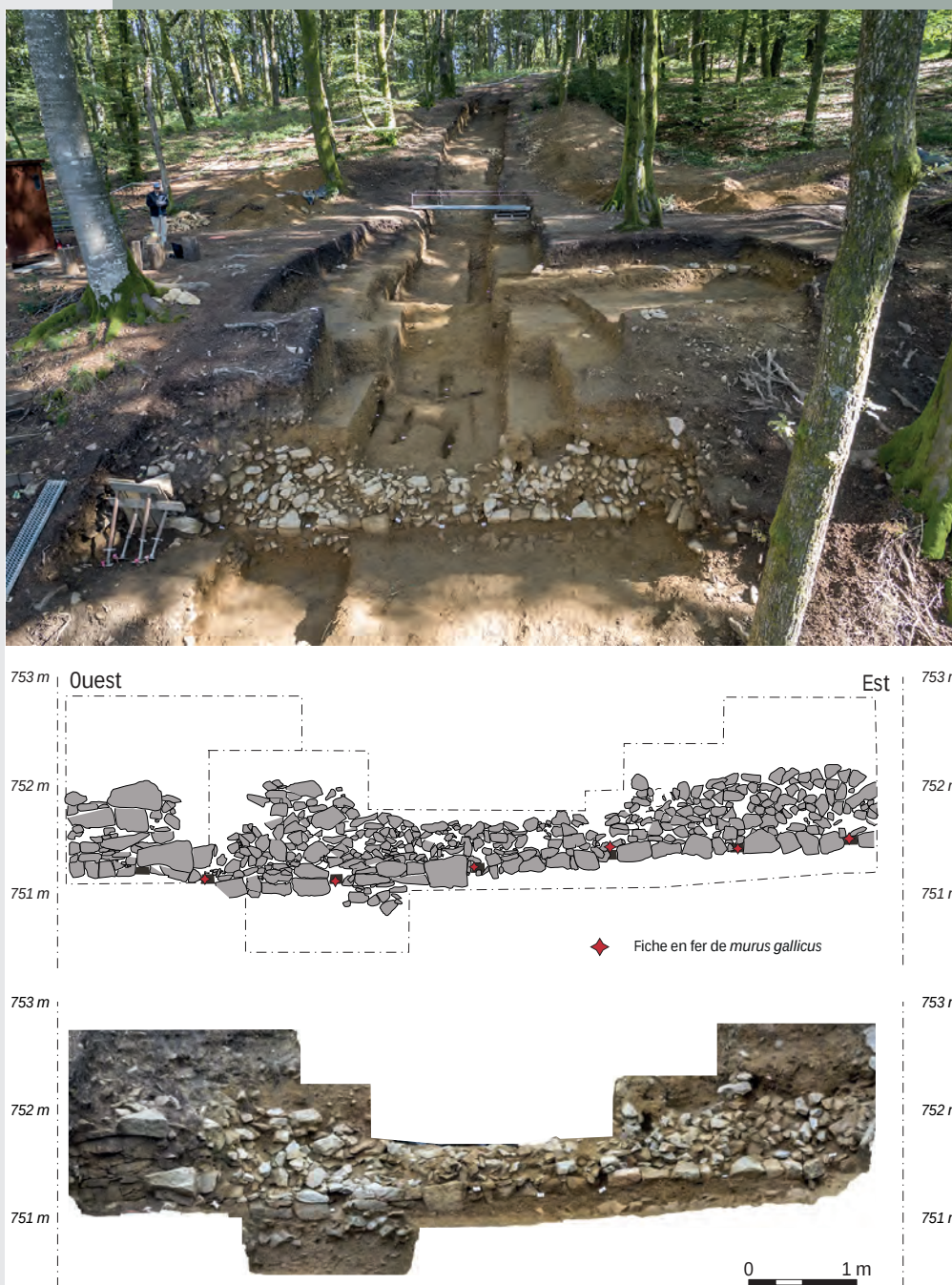


Fig. 6 En haut, vue vers le nord du rempart en cours de fouille en 2021 dans le secteur des Grandes Portes (resp. S. Krausz) (cliché Bibracte/A. Meunier, n° 132 655). En bas : orthophotographie et relevé de l'élévation du parement du rempart (DAO C. Millereux ; orthophotographie Bibracte/A. Meunier).

murus gallicus encadré par deux larges glacis (fig. 6). L'architecture du rempart est conforme au type classique du *murus gallicus*, avec un parement en pierre sèche et un système de poutrage interne qui a pu être bien documenté. L'analyse de la distribution des clous, découverts dans leur grande majorité à l'aplomb du parement, suggère la présence de longrines horizontales intégrées à la façade en pierre du mur. Bien que la base du *murus* n'ait pas été encore atteinte, il est d'ores et déjà possible d'estimer pour l'ouvrage une

hauteur d'origine de 3 m (éventuel parapet exclu) pour une largeur de 7,5 m. Un sondage ouvert en 2021 par l'équipe de Cluj-Napoca sur la terrasse qui domine la porte a montré le potentiel du secteur, avec plusieurs états d'aménagement comprenant les traces d'une occupation antérieure à la mise en œuvre de la terrasse. La poursuite de l'exploration de ce secteur devra permettre d'identifier la présence d'éventuelles structures en lien avec le système de voirie connexe à l'accès.

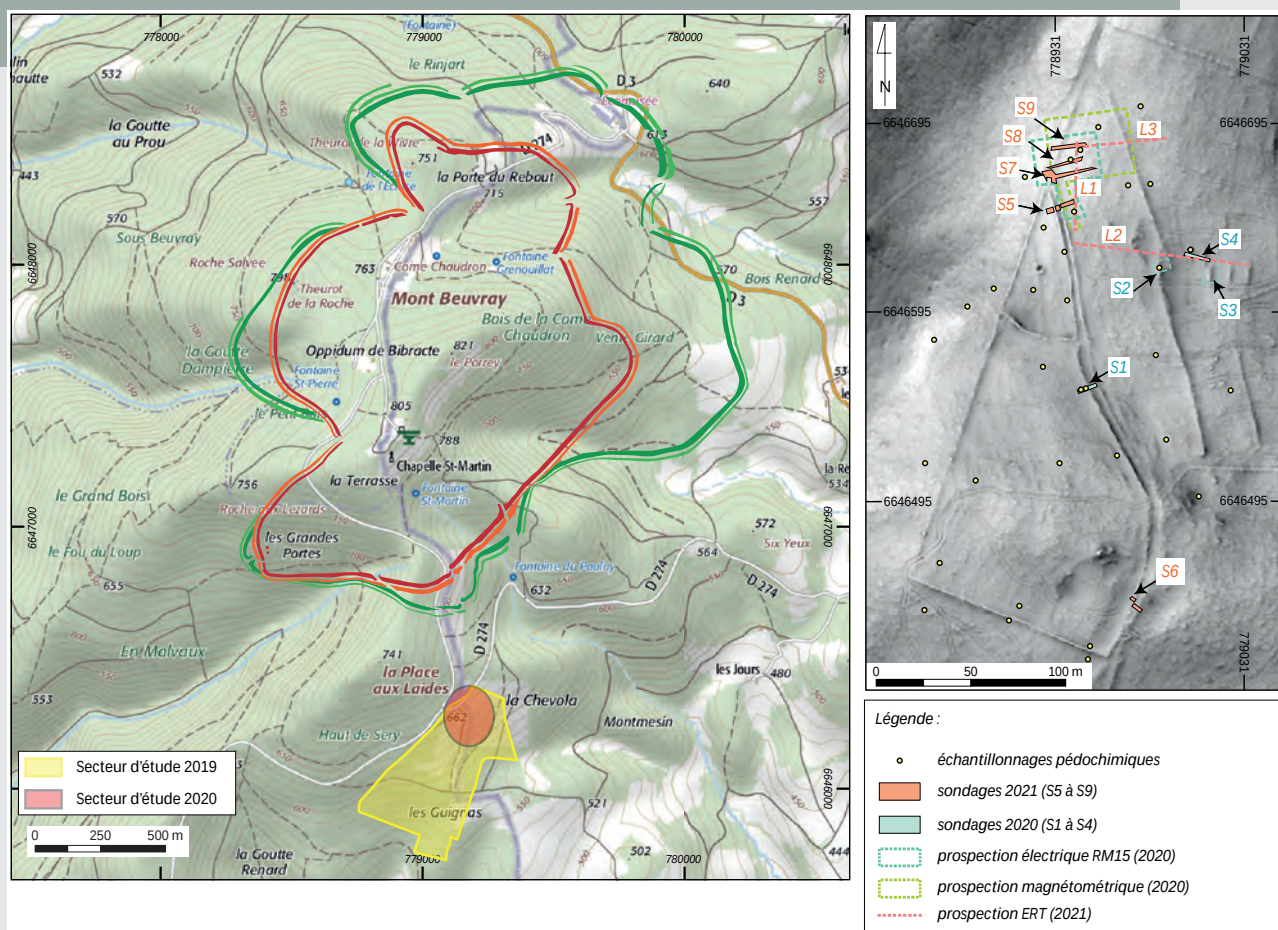


Fig. 7 Localisation du secteur d'étude 2019-2021 à la Place aux Laidès (resp. A. Quiquerez, M. Bizri, J.-P. Garcia) (DAO Bibracte/A. Meunier ; A. Quiquerez).

Une opération *extra-muros* a été enfin menée sur le versant sud du mont Beuvray, dans un secteur – dit de la Place aux Laidès – caractérisé par la présence d'un parcellaire en pierre sèche préservé sous le couvert forestier (fig. 7). L'opération, qui a mobilisé différentes approches (prospections, analyses et sondages ciblés) a permis de documenter la longue histoire agraire du lieu, déjà traversé à l'époque de l'*oppidum* par une voie descendant du sommet. Plusieurs datations ^{14}C témoignent d'une activité agricole dès les alentours de l'an Mil, ce qui corrobore les observations faites sur différents profils sédimentaires *intra-muros* quant à l'importance de l'activité agricole sur le mont après l'abandon de Bibracte.

Référence bibliographique

<https://hal.archives-ouvertes.fr/BIBRACTE>

Le site d'Autun « Saint-Pierre l'Estrier » - Premiers éléments

Carole Fossurier

Inrap, UMR 7268 ADES, AMU, CNRS, EFS

Nicolas Tisserand

Inrap, UMR 6298 ARTEHIS

Michel Kasprzyk

Inrap, UMR 6298 ARTEHIS

En 2020, à Autun au lieu-dit Saint-Pierre, l'Inrap a mené une fouille sur une partie de la nécropole située à proximité de l'église paléochrétienne de Saint-Pierre-l'Estrier. Cette opération archéologique a été réalisée au milieu de ce vaste espace funéraire de 3 ha. La superficie dégagée de 1300 m² permet une ouverture sur la nécropole des IV^e-V^e siècles connue de longue date (fig. 1). Située en zone périurbaine, à l'est d'Autun sur l'ancienne commune de Saint-Pantaléon, le site révèle une grande diversité dans la nature des tombes découvertes : sépultures en sarcophage, en cercueil de bois ou de plomb. Elle a permis également de mettre au jour un lot exceptionnel d'objets dont un vase dit « diatrète ». La fouille offre ainsi l'occasion d'enrichir la connaissance de la société éduenne et de ses pratiques funéraires durant l'Antiquité tardive.

1. La nécropole

1.1. Une nécropole prestigieuse connue anciennement

L'espace funéraire est vraisemblablement implanté au début du III^e siècle. Au cours du IV^e siècle, d'imposants édifices funéraires sont construits pour abriter les sépultures des premiers évêques d'Autun ; la nécropole connaît alors une expansion importante. Ensuite, d'après les textes, aux V^e-VI^e siècles, les églises Saint-Pierre-l'Estrier (fig. 2) et Saint-Etienne sont fondées, très probablement sur les bases d'anciens mausolées. Si aucune trace de Saint-Etienne n'a pour l'instant été identifiée, les « murs » de Saint-Pierre ont fait l'objet de fouilles dans les années 1970-80,

sous les directions de C. Sapin, B. Young et W. Berry, démontrant l'évolution de l'édifice depuis l'Antiquité tardive. Au VI^e siècle Grégoire de Tours évoque également le site en se rapportant aux tombeaux des évêques et miracles associés. La nécropole est ensuite restée dans les mémoires : des mausolées sont encore en élévation au XVIII^e siècle, les sépultures qu'ils contenaient déplacées pour certaines à l'intérieur de Saint-Pierre.

1.2. Pratiques funéraires et multiplicité des types de sépultures

Les inhumés sont de tous âges, hommes et femmes. Il reste impossible de déterminer avec certitude la confession des individus fouillés sur le site. S'il est très probable qu'un certain nombre étaient chrétiens, comme l'indique l'inscription de la stèle funéraire de *Pektorios* retrouvée au XIX^e siècle ailleurs sur la nécropole, d'autres avaient sans doute des usages issus de religions distinctes. Les contenants des défunts présentent une grande diversité sur les plus de 230 tombes fouillées. Ainsi, certains sont enterrés dans des sarcophages en grès tandis que d'autres sont dans des cercueils. Ceux-ci peuvent être faits de plomb ou de bois. Sur l'emprise fouillée, une quinzaine de cercueils en plomb et six sarcophages en pierre ont été retrouvés. Un petit coffrage fait de tuiles rappelant fortement les pratiques funéraires observées au Haut Empire ainsi que deux tombes en bâtières, le toit de l'une reposant sur une cuve maçonnée, ont aussi été dégagées. Les cercueils de plomb sont relativement rares dans moitié nord de la Gaule à cette période et Autun en présente l'un des gisements les



Fig. 1 Vue générale du chantier de fouilles et des sarcophages en grès (C. Fourquin, Inrap).

plus importants. Sur la fouille, ils sont très simples et seuls quelques-uns présentent des signes, un X à la tête ou deux aux pieds. Les cercueils de plomb du site étaient installés dans des cercueils de bois mais l'un d'eux se trouvait dans un sarcophage de pierre (un autre cas était connu anciennement sur la nécropole) (fig. 3). Outre les mausolées aux sépultures centrales très bouleversées (fig. 4), une tombe était probablement entourée de quatre poteaux construisant un petit monument funéraire en bois. Un reste de colonne antique pouvait également signaler une tombe en surface.

1.3. Les tombes des élites chrétiennes autunoises

Au moment du fonctionnement de la nécropole, l'aristocratie autunoise est dans sa plus grande majorité chrétienne et proche du pouvoir impérial. Les élites éduennes, proches de l'empereur Constantin (306-337), sont ainsi évoquées dans les *Panegyriques latins* ou le *Laudes domini*, considéré comme le premier poème chrétien de la Gaule romaine. Si la quasi-totalité des inhumations retrouvées lors de la fouille n'appartiennent pas à des personnages importants, certaines sépultures



Fig. 2 Vue de l'église de Saint-Pierre (N. Tisserand).



Fig. 3 Sépulture Sp 55 en cours de fouille : cercueil en plomb dans sarcophage de grès (Y. Ardagna, Aix-Marseille université, UMR 7268 ADES)



Fig. 4 Mausolées et sépultures en cours de fouille (S. Hollocou, Inrap).



Fig. 5 Épingles en ambre retrouvées dans la tombe d'enfant Sp 43 (D. Gliksman, Inrap).

sont celles de populations favorisées. En effet, les tombes en cercueils de plomb ou en sarcophages de pierre sont très rares à cette période et nécessitent une mise en œuvre conséquente aux coûts de fabrication élevés. Les rares objets découverts sur le site confirment l'appartenance de certains de ces défunts à l'élite.

2. Mobilier funéraire

2.1. Vêtements portés, objets déposés

La plupart des défunts étaient inhumés habillés comme l'indique parfois l'interprétation de la position des ossements ou de certains objets (boucle de ceinture au niveau des hanches d'un adulte, boucles d'oreilles et bague en or portées par des enfants). Les restes de tissus d'or et teintés de rouges sont plus difficiles à interpréter : s'agissait-il de vêtements réutilisés en linceul ou étaient-ils portés par le défunt ? L'absence ou présence de dépôts dans les tombes illustre également la variabilité des

pratiques funéraires, suggérant des disparités dans les rites au moment de la mise en terre des morts sans doute issues des différentes religions. Très peu d'objets étaient déposés dans les sépultures fouillées. Dans une petite zone, des céramiques et des récipients en verre ont été laissés dans les tombes ce qui rappelle les pratiques funéraires romaines. Dans le reste du site, seules trois autres tombes, d'importance, ont livré des objets d'accompagnement. Ceux-ci sont d'exception. Des épingles en jais ont été découvertes dans le plus grand cercueil en bois du site. Le plus imposant des sarcophages contenait un ensemble d'objets exceptionnels en Gaule romaine : un très rare ensemble d'épingles en ambre (fig. 5), un anneau en or finement ciselé et une bague en or sertie d'un grenat.

2.2 Un vase diatrète

La plus belle pièce est sans doute le vase diatrète, trouvé aux pieds d'un défunt dans un sarcophage de pierre (fig. 6). Sur la centaine d'attestations actuellement connues



Fig. 6 Vase diatrète restauré (H. Azmoun, Inrap)

de ces petits chefs-d'œuvre de l'art verrier romain, peu ont un contexte de découverte précisément documenté et seuls treize sont aussi bien conservés. Sculpté dans un bloc de verre, la technicité pour réaliser ce type de vase, sans outils mécaniques, est extrêmement complexe et sa fabrication est estimée à plusieurs mois. Il s'agit très vraisemblablement d'un bien de prestige offert par un personnage important, peut-être proche du pouvoir impérial. Complet mais très fragmenté, il a été confié au RGZM à Mayence (Allemagne) où il a été restauré par Katja Broschat, spécialiste de ce type de vase, et étudié par elle-même et le Dr Constanze Höpken, du service régional de la Sarre (Allemagne). Le vase est un petit bol de 15 cm de diamètre pour une hauteur de 12,6 cm qui, en position verticale, penche légèrement sur le côté et dont le bord n'est pas parfaitement circulaire. Une inscription latine « VIVAS FELICITER » (*Vis avec félicité*), surmontée d'une collerette à décor d'oves, se développe sur le bandeau central. Un réseau filigrané de huit ovals en forme de cœur avec une rosette circulaire constitue le pied

du vase. L'inscription, faite de grandes lettres en relief, trouve de rares comparaisons dans le monde antique. À une exception près, les lettres sont très bien conservées, un séparateur en forme d'arc nervuré ou de 'V' marquant la fin de la phrase. Bien que d'une réalisation presque parfaite, le vase présente cependant un « défaut » très intéressant. Suite à un problème lors de la fabrication, la lettre « C », qui n'est que partiellement conservée aujourd'hui, semble en effet avoir été ajoutée plus tard contrairement aux autres éléments décoratifs sculptés dans le même bloc de verre. Il n'en reste qu'un seul fragment de pontet (barre de liaison) à son extrémité supérieure et une petite partie de lettre à son extrémité inférieure. La lettre a ainsi sans doute été perdue deux fois durant l'Antiquité. Le vase était probablement installé sur un dispositif aujourd'hui disparu comme un coussin ou une petite table en bois qui assurait sa stabilité pour préserver son remplissage. En effet, si son contenu précis au moment de son dépôt dans la tombe reste indéterminé, les ingrédients principaux nous sont connus. Des analyses d'imprégnation réalisées par

le laboratoire Nicolas Garnier (LNG) ont pu révéler que ce dernier se composait d'un mélange d'huile, de diverses plantes et fleurs ainsi que d'ambre gris (concrétion intestinale de cachalot). D'après Thierry Buquet, CNRS, expert de l'histoire de cette matière, la plus ancienne mention se trouve chez Aetius d'Amida, médecin grec vivant au tournant des V^e-VI^e siècles (Aetius d'Amida, *Libri medicinales*, 66). L'ambre gris, « ambar » (ἄμβαρ) en grec, y est mentionné comme le composant d'une recette de « nard », un parfum destiné à l'église. Les analyses réalisées sur le vase

diatrète en font actuellement la plus ancienne preuve archéologique de l'utilisation de cette substance très rare.

Conclusion

La fouille qui s'est déroulée « ruelle Saint-Pierre » a ainsi apporté une multitude de nouvelles connaissances sur l'Antiquité tardive à Autun, notamment en ce qui concerne les élites éduennes et la diversité des pratiques funéraires de cette période.

Nouvelles données sur l'extrémité occidentale du *decumanus* D9. La fouille de la Clinique du Parc 2019. Autun « 6 Avenue du Morvan »

Jérôme Besson
Archeodunum SAS

Dans le cadre de l'extension de la Clinique du Parc d'Autun, une fouille archéologique a été réalisée au 6 Avenue du Morvan, de juillet à septembre 2019. Celle-ci a été prescrite par le Service Régional de l'Archéologie de Bourgogne-Franche-Comté et réalisée par la société Archeodunum SAS, à la suite d'un diagnostic mené par le Service Archéologique de la Ville d'Autun, sous la direction de T. Dessolin. Malgré l'exiguïté du terrain et la présence de réseaux qui ont un peu plus contraint l'accès aux vestiges, l'opération a permis de restituer l'évolution d'une partie de la ville antique d'*Augustodunum*-Autun.

Contexte géographique et historique

L'emprise concernée par la fouille est localisée en bordure occidentale de la ville antique, sur le versant oriental d'un vallon accueillant le ruisseau des Tanneries, aujourd'hui remblayé et masqué dans le tissu urbain. De façon plus précise, le projet d'extension de la Clinique se situe au nord de la Porte Saint-Andoche, au contact du rempart et à l'extrémité ouest du *decumanus* D9 (Labaune, Kasprzyk 2008). L'emprise explorée en 2019 se trouve encadrée par plusieurs opérations archéologiques : fouilles de la Clinique du Parc en 1989 et 2005 (Chardon-Picault 1996, Stephenson 2005), et fouille du nouvel Hôpital en 2001 (Bet 2004). Celles-ci permettent d'appréhender le visage de ce quartier de la ville et de placer l'emprise de fouille à l'angle sud-ouest de l'îlot fouillé en 2001 et au point de jonction du *decumanus* D9 et de la courtine.

Observé à plusieurs reprises ces dernières années, cet axe a permis de réviser la trame urbaine théorique établie par A. Rebourg à la fin des années 1990. Le *decumanus* D9 est une voie qui s'inscrit au centre de l'agglomération,

à mi-chemin entre les *decumanus maximus* D8 et D10 débouchant respectivement sur les Portes Saint-André et Saint-Andoche. Bien que le *decumanus* D9 n'aboutisse à aucune porte, sa position singulière plaide en faveur d'un *decumanus maximus* primitif qui aurait régi l'organisation urbaine aux premières heures de la ville antique. En outre, ses dimensions importantes – avec une largeur de bande de roulement comprise entre 12 et 13 m – en font l'une des « rues exceptionnelles » d'Autun (Labaune, Kasprzyk 2008).

L'intervention archéologique

Initialement, l'emprise prescrite correspondait à une superficie de 760 m², mais à l'image du diagnostic, le décapage a été limité par un certain nombre de contraintes, telles que des réseaux sensibles actifs et le maintien d'un passage pour assurer la continuité de l'activité de la clinique. Ainsi, l'emprise accessible s'est restreinte à 439 m². À cela s'ajoute la réalisation de 3 paliers de sécurité principaux qui a encore restreint la zone de fouille, du moins pour les niveaux les plus bas. À l'issue du chantier, le substrat naturel a néanmoins été observé sur une surface d'environ 100 m² (fig. 1).

Les espaces de circulation

La fouille et l'observation de plus d'un mètre de stratigraphie composée d'une alternance de niveaux de circulation et couches d'occupation a permis l'appréhension de l'évolution de la voie principale. Ce sont au total cinq grandes phases chronologiques qui se sont succédées du milieu du I^{er} siècle au courant du III^e siècle de notre ère (fig. 2 et 3).

La première phase d'aménagement correspond à l'installation d'une couche



Fig. 1 Vue générale de l'emprise fouillée (A. Maillier, Bibracte).

de circulation d'une largeur supérieure à 9 m. Composée d'un cailloutis jointif et dense déposé à même le substrat, cette voie ne dispose pas de radier de fondation. Cette observation suggère que la chaussée s'interrompt en limite nord-est de l'emprise fouillée. Cette hypothèse est corroborée par la présence d'un important pendage de l'ordre de 10 % en direction du rempart. Au-delà de cette interruption, des niveaux de circulation plus sommaires sont tout de même entretenus jusqu'au III^e siècle. Ceux-ci se poursuivent au-delà de l'angle de l'îlot et se développent le long de la courtine, au sein d'un secteur vierge de toute construction. À l'image de l'extrémité de la voie principale, cette zone non construite accueille une succession de remblais de voirie qui atteste de l'utilisation d'un axe de circulation secondaire durant au moins deux siècles.

Si, comme nous venons de l'évoquer, les axes de circulation sont entretenus, leurs gabarits ne restent pour autant pas inchangés. La largeur de l'extrémité du *decumanus* n'aura de cesse d'être diminuée pour n'atteindre que 5 à 6 m au début du III^e siècle. Plus tard, dans le courant de ce même siècle, l'aménagement

de possibles sablières basses réduira encore un peu plus la voie sur sa bordure méridionale. Ces observations accréditent l'hypothèse d'un *decumanus* qui perd progressivement son statut de rue « exceptionnelle », peut-être au profit des rues D8 et D10 qui desservent les grandes portes de la ville antique.

La gestion de l'eau

Ces deux axes sont bordés de structures hydrauliques permettant notamment l'écoulement des eaux de ruissellement. Ainsi, au nord-ouest de la voie principale, un caniveau longe la chaussée et se poursuit dans la zone non construite après un léger infléchissement en direction du sud. Ce caniveau sera entretenu jusque dans le courant du II^e siècle. À cette période, son tracé et son profil sont profondément remaniés. S'il longe toujours la chaussée, il s'infléchit brusquement avant même d'atteindre l'angle de l'îlot et traverse l'extrémité du *decumanus*. Doté de parois verticales et d'un fond plat, le caniveau pouvait disposer d'un coffrage en bois et

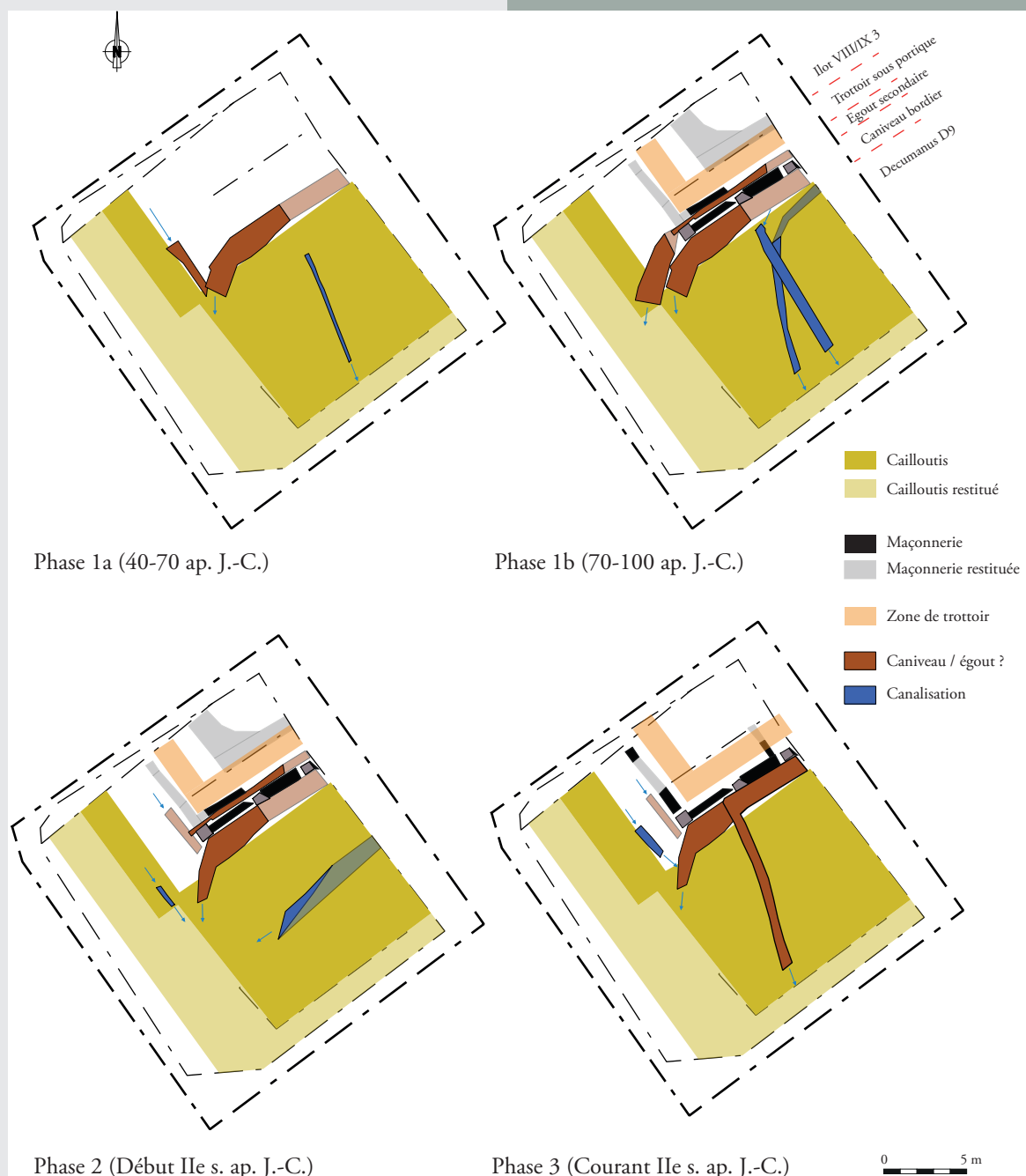


Fig. 2 Relevés planimétriques pour les phases 1 à 3 (DAO : J. Besson).

d'une couverture permettant ainsi son franchissement. L'emplacement de ce nouvel aménagement sera ensuite conservé jusqu'au III^e siècle.

À partir des années 70 de notre ère, un mur bahut est construit contre le caniveau bordier (fig. 4). Il est scandé par des blocs monumentaux qui supportaient une galerie abritant une zone de trottoir. Au sein de cet espace, un canal maçonné est aménagé contre le mur bahut et constitue un probable égout en provenance de l'îlot. L'aménagement de plusieurs gros blocs de grès permet son passage à travers l'angle de la galerie pour

permettre la poursuite de son tracé dans la zone non construite.

Outre ces structures de gabarit important, de nombreuses canalisations ont été repérées pour les différentes phases d'aménagement. Cette omniprésence des structures hydrauliques indique que ces espaces de circulation revêtaient également un rôle de zone technique pour le passage des réseaux d'adduction et d'évacuation (fig. 5).

La principale découverte réside peut-être dans le sens d'écoulement de ces structures hydrauliques. En effet, la topographie générale des lieux et la présence du vallon

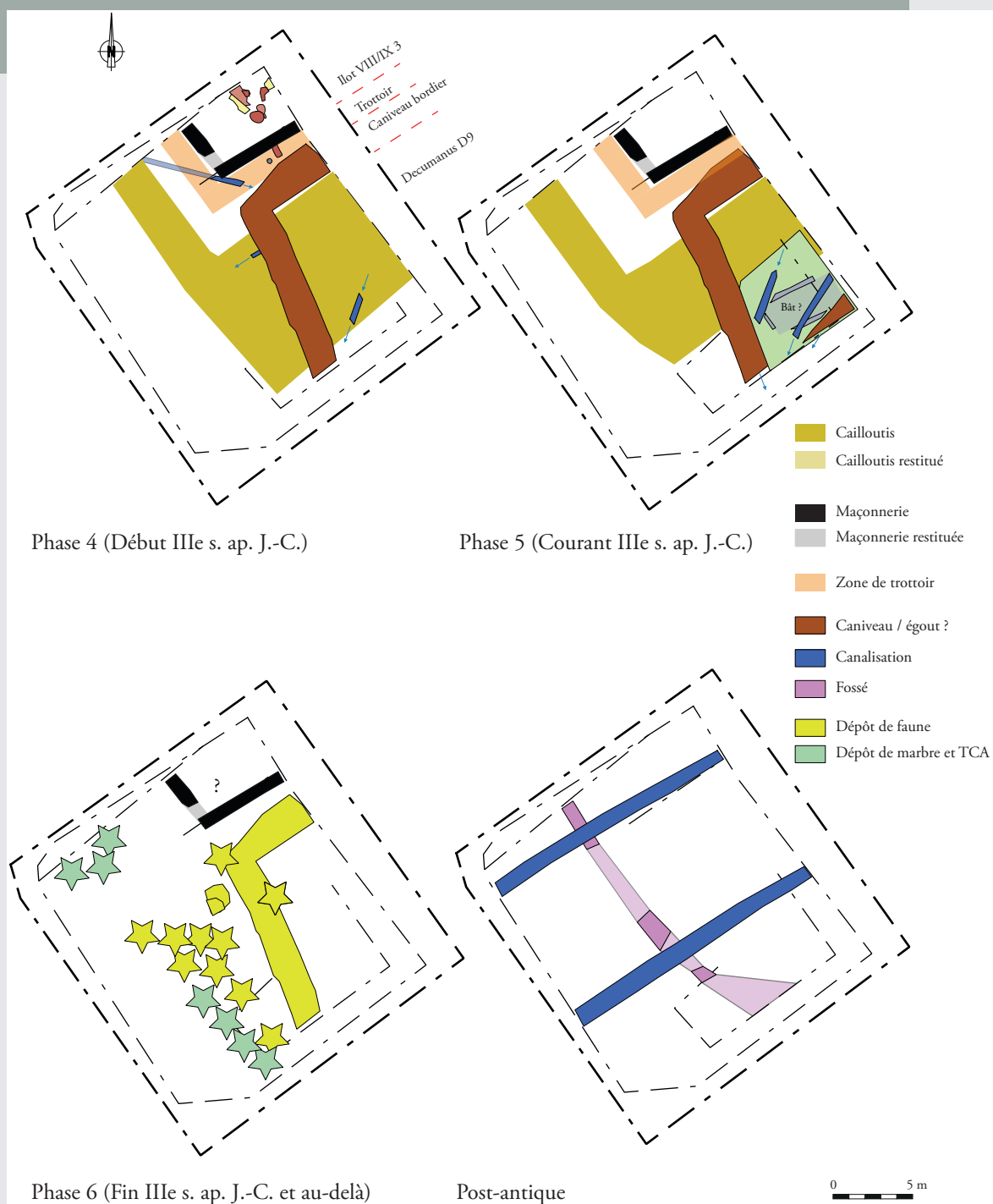


Fig. 3 Relevés planimétriques pour les phases 4 à 7 (DAO : J. Besson).

naturel du ruisseau des Tanneries invitent en toute logique à imaginer un écoulement vers le nord-ouest et la rivière de l'Arroux. Or, l'ensemble des structures mises au jour au 6 avenue du Morvan semble aménagé à contrepente, avec un écoulement en direction du sud-est. Ces constatations laissent suggérer la présence d'un collecteur à proximité de la Porte Saint-Andoche, qui assurerait l'évacuation des eaux en dehors de la ville.

L'ilot VIII/IX-3 (fig. 6)

Pour les premières phases, l'angle de l'ilot VIII/IX-3 n'a pas pu être abordé du fait de la profondeur des niveaux d'apparition, du maintien des paliers de sécurité et de la présence d'une conduite d'eaux usées encore en usage. Toutefois, la présence d'une profonde tranchée de récupération documentée lors du diagnostic permet de proposer une restitution compatible avec



Fig. 4 Mur-bahut et ses blocs monumentaux longeant le caniveau bordier nord du *decumanus* (Archeodunum SAS).



Fig. 5 Canalisations traversant les niveaux de circulation de l'extrémité du *decumanus* (Archeodunum SAS).

les projections des murs repérées alentour en 2001 et 2005 (Bet 2004, Stephenson 2005). Elle matérialise l'emplacement de l'angle de l'îlot au I^{er} siècle de notre ère. C'est durant cette période que la zone de trottoir à l'extérieur de l'*insula* est couverte d'un portique dont les poteaux reposaient sur des dés monumentaux enchâssés dans le mur-bahut évoqué précédemment. Au fil des rehaussements des niveaux de voirie et de trottoir, ce dernier fait l'objet d'une réfection dans le courant du II^e siècle, avant d'être abandonné au début du III^e siècle.

À cette période, la zone de trottoir est sensiblement remblayée pour accueillir de nouveaux niveaux de circulation piétonne. Deux tranchées de récupération matérialisent un nouvel état de l'angle de l'îlot. L'intérieur de l'*insula* a révélé la présence de lambeaux de sol en mortier damés et de vestiges de foyers.

La Tour R29

L'un des objectifs de la fouille du 6 avenue du Morvan était la documentation de la

Tour R29 au sein de la courtine clôturant la ville. Le plateau sur lequel la ville antique est implantée a dicté à l'enceinte sa forme losangique. Longue de 6 km, elle se compose d'une alternance de courtines et de tours. L'analyse de la trame urbaine et des vestiges préservés de la fortification permettent de restituer l'emplacement de 57 tours circulaires. Relativement régulier, l'espacement entre les tours est de l'ordre de 80 à 100 m. Celles-ci sont très souvent situées dans l'axe des rues. C'est notamment cette constatation qui permet de supposer l'existence d'une tour R29 dans l'axe du *decumanus* D9. En outre, un diagnostic réalisé en 2015 à l'extérieur de l'espace urbain a permis l'identification d'une maçonnerie dont le lien avec une possible tour n'a pu être clairement établi (Dessolin 2018).

D'emblée, il s'est avéré impossible de fouiller à proximité immédiate du rempart du fait de la présence d'un réseau électrique haute tension. Toutefois, en fin d'opération archéologique, un sondage mécanique a été effectué au droit de celui-ci en limite d'emprise. Ce sondage profond de 3 m – soit environ 4 m sous le sol actuel du parking de



Fig. 6 Représentation du quartier aux I^{er} et III^e siècles de notre ère (d'après Dessolin 2018, Bet 2006, Chardron-Picault 1996 et Stephenson 2005 ; DAO : J. Besson).

la clinique – n’a pas permis d’observer de quelconque maçonnerie ou d’autre structure en lien avec une possible tour.

Malgré cette absence d’observation, l’existence de cette tour ne peut cependant pas être infirmée de façon catégorique. En effet, considérant le diamètre moyen des tours connus à Autun, son extension n’atteint pas nécessairement l’emprise concernée par la fouille. En résumé, les investigations menées au 6 avenue du Morvan ne permettent pas de statuer sur la présence ou non d’une tour localisée dans l’axe du *decumanus* D9.

Les activités artisanales

À l’issue du diagnostic, la collecte de possibles fragments d’épingles en cours de fabrication (Dessolin 2018) et de nombreux restes osseux d’origine animale laissait présager la présence d’activités artisanales. En réalité, si la fouille a effectivement permis le référencement de nombreux artefacts, aucune activité artisanale ne peut être confirmée sur l’emprise. Toutefois, ils renseignent sur la proximité d’ateliers et sur les modes de gestion des déchets.

À partir du III^e siècle et avec le déclin de l’espace viaire, la zone accueille de nombreux restes osseux. Ceux-ci sont rejetés dans le caniveau principal, dans des fosses ou simplement déposés à l’extrémité du *decumanus* dans la zone non construite après son abandon. Malgré la mise en place d’un protocole d’échantillonnage restrictif, 22 659 restes ont été collectés. De façon évidente, l’essentiel du volume de ces déchets est le fruit d’une activité de boucherie centrée sur le bœuf. Le corpus étudié livre des indices témoignant de l’ensemble de la chaîne opératoire, de l’abattage à la confection de viandes en passant par le désossage par exemple.

Outre la production de viande, les restes osseux portent les traces d’une importante activité de concassage. Cette constatation induit une étape supplémentaire qui s’est ajoutée à la traditionnelle chaîne opératoire de boucherie. Les os ont donc été broyés de sorte à pouvoir extraire le collagène, utilisé pour la production de liant. Au sein de ce corpus, il nous faut également mentionner près de 300 restes présentant des traces d’activité de tabletier. Les fragments collectés se composent de rebuts de fabrication de

baguettes destinées à élaborer des épingles ou aiguilles. Un seul fragment porte des traces de tournage. À l’instar de la boucherie, les déchets identifiés témoignent de l’ensemble de la chaîne opératoire du tabletier, avec des traces de sciage, de pré-ébauches et d’ébauches.

Ainsi, nous retrouvons au sein des mêmes couches, des rejets de boucherie, des déchets issus du concassage et des rebuts de tabletterie, alors même qu’il n’y a aucun autre type de matériau (céramique, métal, etc.). Il apparaît que le secteur alors en désuétude fait office de dépotoir spécialisé où sont stockés les restes osseux en provenance de différents ateliers artisanaux. Sans aller jusqu’à un mode de collecte prédéterminé – qui ne peut toutefois pas être exclu –, cette singularité implique un mode de gestion des déchets collectif et raisonné, comme en témoignent par ailleurs d’autres observations réalisées ailleurs dans la ville (fouilles de l’Hôpital, de la Clinique du Parc, de la maison de Balbius lassus, etc.).

Références bibliographiques

Bet 2004

Bet (Ph.) - *Le site gallo-romain du nouvel hôpital d'Autun (Saône-et-Loire)*, DFS d’une fouille d’archéologie préventive d’août à janvier 2002, Dijon : Inrap, 2004 (2 vol.).

Bet 2006

Bet (Ph.) - *Le site gallo-romain du nouvel Hôpital d'Autun*, dans *Autun, une capitale gallo-romaine, Dossiers d'Archéologie* n° 136, Septembre 2006, p. 78-85.

Chardon-Picault 1996

Chardon-Picault (P.) - *La maison à l'Ampulla*. La richesse d’un décor, dans *Trente ans d'archéologie en Saône-et-Loire*, catalogue d’exposition, 1996, p. 215-219.

Dessolin 2018

Dessolin (T.) - *Autun Intra-muros (Saône-et-Loire) 6, avenue du Morvan Parcelle AW 305p et AW 325p. «Projet d'extension de la Clinique du Parc-Ambulatoire»*. Rapport de diagnostic archéologique. Service Archéologique de la Ville d'Autun, Service régional de l’archéologie de Bourgogne, 2018, 137 p.

Labaune, Kasprzyk 2008

Labaune (Y.), Kasprzyk (M.) - *Les rues d'Augustodunum (Autun, Saône-et-Loire) du I^{er} au IV^e siècle : un bilan*, dans Ballet (P.) et alii, *La rue dans l'Antiquité : définition, devenir, aménagement*. Actes du colloque de Poitiers, 7-9 septembre 2006, Presses universitaires de Rennes, 2008, p. 259-273.

Stephenson 2005

Stephenson (A. P.) - *Autun, Clinique du Parc*. Rapport final d’opération, INRAP, 2005, 81 p.

Le trésor du sanctuaire antique de *Cobannus*

Pierre Nouvel

Université de Bourgogne-Franche-Comté, UMR 6298 ARTEHIS

Matthieu Thivet

Université de Bourgogne-Franche-Comté, UMR 6249 Chrono-environnement

Rebecca Perruche

Université de Bourgogne-Franche-Comté, UMR 6249 Chrono-environnement

Loïc Gaëtan

Inrap

Les vestiges archéologiques antiques de Couan se situent à environ sept kilomètres au sud du bourg de Vézelay (Yonne), sur la commune de Saint-Aubin-des-Chaumes (Nièvre). Ils prennent place au pied occidental d'une butte résiduelle, à un lieu de passage assez important, point de franchissement de la voie dite « de la cuesta oxfordienne » qui permet la relation, depuis l'époque gauloise, entre le Bassin ligérien moyen et la vallée de la Meuse. C'est là qu'a été découvert de manière illégale, en 1977, un exceptionnel dépôt métallique aujourd'hui dispersé dans diverses collections, en particulier d'Amérique du Nord. Son histoire mérite d'être contée autant pour son intérêt scientifique que pour les divers épisodes rocambolesques qui ont permis son étude scientifique.

Le nom de la divinité *Cobannus* est connu depuis la fin des années 1990, puisqu'il apparaît sur une série d'objets dispersés de par le monde, formant à l'évidence un seul et même trésor d'époque romaine. Nous aurions dû ne jamais en savoir plus si, quelques temps avant sa mort, le découvreur pris de remords n'avait contacté le Service Régional de l'Archéologie de Bourgogne afin d'en préciser le lieu et les conditions de découverte. Il a en particulier confirmé qu'il provenait du lieu-dit *Couan*, qui n'était pas inconnu des archéologues locaux puisque dès 1956, Bernard Lacroix y avait reconnu la présence de vestiges antiques (Lacroix 1970). En 1993, de nouvelles découvertes eurent lieu dans ce secteur, puisque M. et M^{me} Georges découvrirent une pierre portant une inscription, rejetée à la suite d'un labour

en bordure du bois de Couan. Tombée entre les mains de Claude Rolley puis déposée au musée de l'Avallonnais, elle avait fait l'objet d'une publication quasi-immédiate (Rolley 1993). Ce bloc tout d'abord interprété comme une borne leugaire (*Année Epigraphique* 1993, n°1198) porte en réalité une dédicace à une divinité *Cobannus*, inconnue jusque-là et qui a certainement donné son nom au lieu-dit :

AVG(usto) SAC(rum)
[DE]O COBANNO
AL[...]
AE [...]
LE V.S.[L.]M.

C'est à nouveau Claude Rolley, alors président de l'Association Archéologique de l'Avallonnais, qui fit connaître les articles parus outre-Atlantique révélant la présence, dans deux collections différentes, de pièces monumentales portant une dédicace à la même divinité. Le lot frauduleusement acquis par le musée Paul Getty est composé d'une grande statue drapée, de deux bustes juvéniles et d'un exceptionnel tronc monétaire. La dédicace qui est présente sur la base de la première pièce permet d'interpréter ce lot comme un trésor de sanctuaire (fig. 1, Nouvel *et al.* 2021).

AVG(usto) SACR(vm) DEO COBANNO
L MACCIVS AETERNVS
II VIR EX VOTO

*En l'honneur d'Auguste et du dieu Cobannus,
Lucius Maccius Aeternus, duumvir, en ex-voto*



Fig. 1 Dédicace visible sur le pied de la grande statue en bronze donnée au musée P. Getty de Malibu et publiée en 1993.

En 2001, un célèbre couple de collectionneurs new-yorkais, Shelby White et Leon Levy, fait aussi savoir qu'il possède un ensemble d'objets en bronze portant mention de ce même dieu Cobannus. Ce deuxième lot est composé d'une situle gravée, de deux statuettes et d'une statue de cerf. La première possède une inscription sur son socle et la seconde sur son bouclier :

DEO COBANNO

GEMINIANVS

SOLINI V.S.M.

(inscription AE 2000, 1845 sur le bouclier du dieu guerrier)

DEO COBANO SAMOTALVS BRIGONIS
F(ilius) AVGVSTODVNE(N)SIS EX VOTO
SVSCEPTO

(inscription AE 2000, 1847, sur la situle)

Peu de temps après, l'ensemble des pièces parvenues aux États-Unis (J.-P. Getty Museum, Malibu, Californie ; Collection Shelby White et Léon Levy, New-York), font l'objet d'une publication fort bien illustrée (Pollini 2002). Les auteurs restent évasifs sur le lieu de découverte, rejetant l'hypothèse d'une provenance française. La dernière inscription ci-dessus, qui signalait que le dédicant, un certain *Samotalus*, fils de *Brigonis*, était originaire d'Autun (*Augustodunum*), indiquait pourtant le contraire. La conviction des chercheurs était faite : toutes ces pièces provenaient certainement d'un même lieu : Couan.

Ce n'est cependant qu'à l'été 2008 que l'affaire se dénoua. A cette date, un monsieur âgé de 87 ans, taraudé par sa mauvaise conscience, prit contact avec le Service Régional de l'Archéologie. Il désirait confesser de manière

détaillée les résultats d'un pillage au détecteur de métaux qu'il avait réalisé quarante et un ans plus tôt. Les dix pages de son compte-rendu confirment que tous les objets portant ces dédicaces à Cobannus provenaient bien du site de Couan et formait initialement un seul et même dépôt. Il était contenu dans une cache à près de 80 cm de profondeur et d'environ 1,8 m de côté. Notre chance réside dans le fait que le piller, prenant conscience de l'importance de sa découverte, prit à l'époque un certain nombre de mesures conservatoires. Il réalisa par exemple un croquis de la disposition des pièces dans la fosse, un plan de localisation et un inventaire assez précis de toutes les pièces, en particulier des 6 932 monnaies contenues dans la tirelire et dans deux céramiques. Chance inestimable, ce n'est qu'après avoir fait de nombreuses photographies et un moulage de chacune d'entre-elles qu'il se résolut à les disperser, via plusieurs intermédiaires experts français et étrangers.

Il reste donc à disposition des scientifiques la collection de moulages de plâtres, qui ont fait en 2021 l'objet d'une numérisation 3D. D'après l'ensemble des données délivrées au Service Régional de l'Archéologie, nous pouvons aujourd'hui dresser l'inventaire des 79 « objets » métalliques, trois récipients céramiques et des 6 932 monnaies qui composaient initialement le trésor du sanctuaire de Cobannus (Chiquet 2016). Les pièces les plus remarquables (deux bustes, une statue en pied d'une divinité drapée et la grande tirelire) sont aujourd'hui conservées au musée P. Guetty de Malibu. La collection Withe & Levy, de New-York, est composée d'une grande et d'une petite statuette de Mars, d'une situle et d'une représentation d'un cerf. Nous ne savons pas exactement ce que sont devenues les autres pièces décrites par l'inventaire et moulées, plus particulièrement le lot de petites statuettes en bronze représentant Minerve (2), Mars (1), Apollon (1), Mercure (8), une dernière divinité fragmentaire, deux représentations de taureau à trois cornes, deux de bœuf, deux de sanglier, une de lion, une de cheval et une de serpent (fig. 2). A cela s'ajoutaient un élément de char représentant un cavalier au galop, un manche de clé portant un protomé de lion, une poignée de meuble décoré d'un dauphin, une autre poignée de meuble, une clochette et



Fig. 2 Lot de petite statuaire en alliage cuivreux du dépôt de Cobannus (photo de l'inventeur).

deux appliques décorées d'un buste féminin, une fibule anthropomorphe, une en oméga et une autre en arbalète, un bassin en cuivre, une roue en bronze, huit cuillères en argent, un bracelet, deux bagues et une boucle d'oreille en or, un miroir en argent, enfin six tôles de bronze portant apparemment des représentations anatomiques. Le découvreur décrit encore deux céramiques contenant environ 6 890 monnaies, sans parler de plusieurs autres encore présentes dans la tirelire. Les plus tardives datent de la fin du règne de Julien II, ce qui permet de fixer le *terminus post quem* de l'enfouissement autour de l'année 363 de n.-è (Charrier 2021).

Les travaux menés depuis 2016 sur le lieu de la découverte ont permis de confirmer que ce trésor provenait bien d'un sanctuaire. Les prospections géophysiques diverses réalisées entre 2016 et 2018 par Matthieu Thivet, puis les fouilles ouvertes depuis 2019 permettent d'en connaître l'organisation et l'évolution architecturale. Le site semble s'être développé en marge d'un petit groupement de bord de voie, peut-être d'origine gauloise, installé au passage d'un col entre les moyennes vallées de l'Yonne et de la Cure (fig. 3).

Neuf états successifs principaux ont été documentés (fig. 4). La fondation du site (état 1) est marquée par le creusement d'un fossé quadrangulaire de 2 m d'ouverture pour 1,8 m de profondeur, délimitant un espace de 400 m² environ. Le mobilier contenu dans les premiers niveaux de comblement et les éléments résiduels recueillis alentours confirment qu'il remonte peut-être à La Tène D1b ou D2a. C'est dans son remplissage qu'a été découvert un fragment de statue en pierre assez remarquable (fig. 5) qui semble dater du début du second âge du Fer (Nouvel *et al.* 2019). Les autres aménagements de ces états précoces ne nous sont pas entièrement parvenus, car ils ont été détruits par les importants terrassements du milieu du I^{er} siècle de notre ère (fig. 4, état 4). Ils étaient destinés à établir une vaste terrasse plane, par l'incision de la colline à l'est et l'apport de remblais à l'ouest. Elle était destinée à accueillir un nouveau sanctuaire réédifié en maçonnerie, dont les matériaux sont extraits dans des carrières ouvertes à immédiate proximité. D'après les données géophysiques et de fouilles, les secteurs fouillés correspondent à trois unités distinctes. Au centre, le *temenos* délimité par un mur, contient le temple à plan centré et l'autel. Deux voies l'encadraient initialement. À l'est

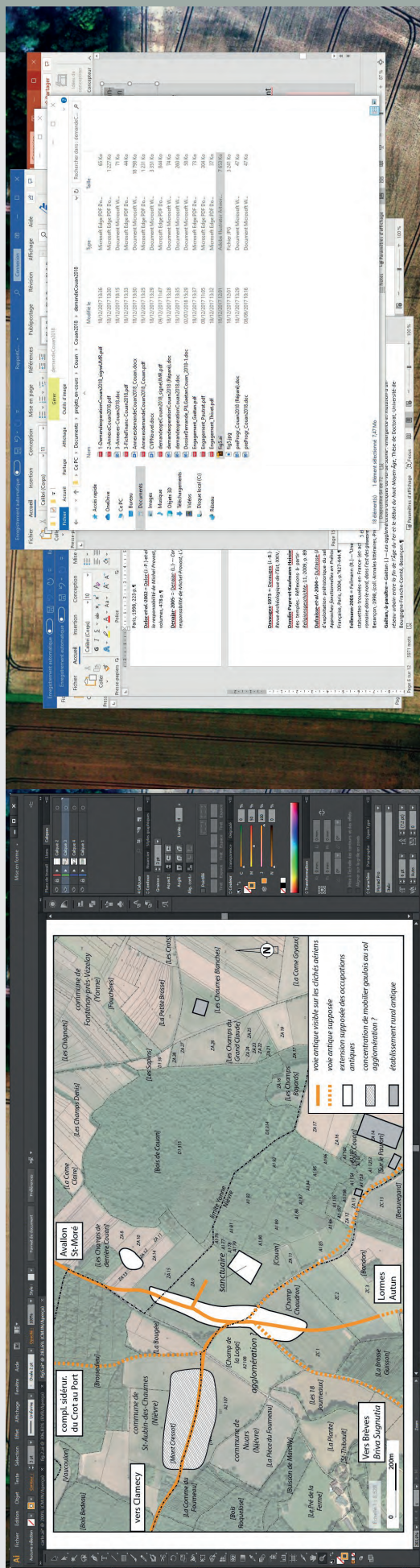


Fig. 3 Le sanctuaire et l'agglomération antique (?) de Couan d'après les prospections récentes (L. Gaëtian / P. Nouvel).

se trouve une cour qui a tendance à se cloisonner au cours du temps (état 5 à 7). Elle est fermée par un bâtiment annexe, adossé au mur de soutènement oriental. Au nord se trouve une deuxième cour, qui contenait un autre corps de bâtiment, à peine exploré pour l'instant. Au cours des II^e, III^e et IV^e siècles, ces aménagements subissent diverses modifications et compléments (fig. 4, état 4bis à 6). Le sanctuaire, encore intensément fréquenté au cours du IV^e siècle (état 7), cesse brusquement son activité dans les années 360 / 370. Les traces d'un violent incendie, qui sanctionne l'abandon définitif du site, ont été observé dans plusieurs bâtiments.

D'autres campagnes de fouilles sont prévues, destinées à explorer les parties ouest et sud du sanctuaire. La prochaine, en 2022, permettra probablement d'étudier les vestiges de la fosse qui a accueilli le trésor de *Cobannus*. Ce sera l'occasion de mieux percevoir les modalités d'enfouissement de ce remarquable ensemble, qui témoigne tout autant de la richesse des dons accumulés sur un petit sanctuaire rural que des mutations profondes qui marquent la fin des sanctuaires païens en Gaule.

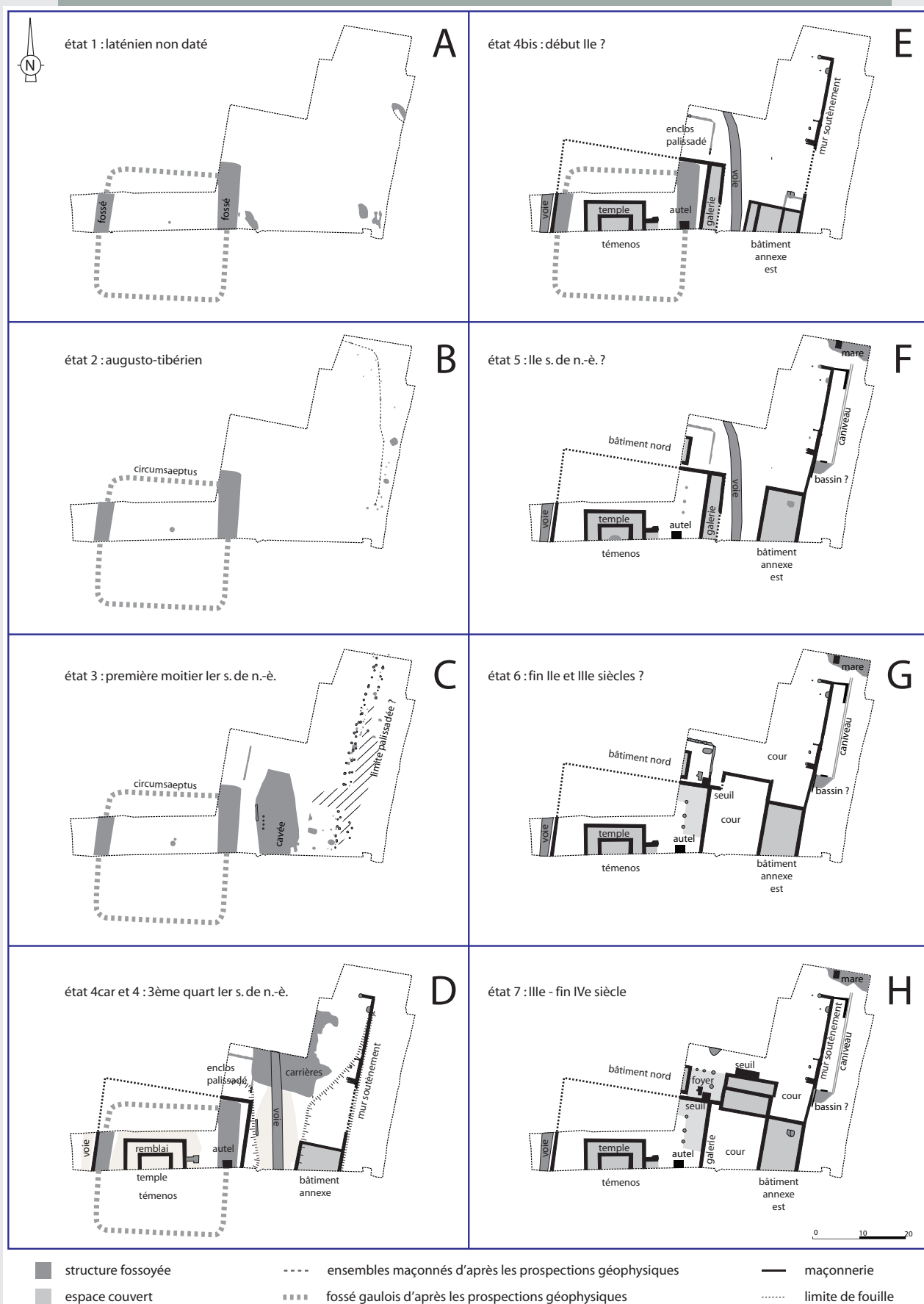


Fig. 4 Le sanctuaire de Couan à Saint-Aubin-des-Chaumes (58). Evolution du site d'après les résultats des trois premières années de fouilles (2019-2021) (DAO P. Nouvel).



Fig. 5a Photographie de la statue en calcaire – vue de face - découverte sur le sanctuaire de Couan (© Bibracte/UMR ARTEHIS 6298. Cliché Antoine Maillier 2019 / n° 122137).



Fig. 5b Photographie du revers de la statue en calcaire découverte sur le sanctuaire de Couan (© Bibracte/UMR ARTEHIS 6298. Cliché Antoine Maillier 2019 / n° 122144).

Références bibliographiques

Charrier 2021

Charrier (K.) – Le dépôt monétaire du sanctuaire de Couan (58) en territoire éduen. L'apport des monnaies de fouilles récentes à un dossier fragmentaire, *BSFN*, 76, 4, 2021, p. 158-165.

Chiquet 2016

Chiquet (M.) – *Moulages inédits du trésor de Cobannus*, Mémoire de Master 2 (Paris, Université de Paris I, Panthéon-Sorbonne).

Lacroix 1970

Lacroix (B.) – Dieux gaulois et romains de la vallée de la Cure aux alentours de Vézelay, Vézelay, *L'Echo de Saint-Pierre*, Vézelay, 1970, 134 pages.

Nouvel et al. 2019

Nouvel (P.), Guillaumet (J.-P.), Thivet (M.), Vial (E.), Gaëtan (L.), Sanchez (Chr.) – Découverte d'une statue celtique en ronde-bosse sur le sanctuaire de Couan/Cobannus (Saint-Aubin-des-Chaumes, Nièvre), *Revue Archéologique de l'Est*, 68, 2019, p. 369-372.

Nouvel et al. 2021

Nouvel (P.), Gaëtan (L.), Thivet (M.) – Le sanctuaire de Couan à Saint-Aubin-des-Chaumes (Nièvre) et les sanctuaires antiques de l'Avallonnais, *Bulletin de la Société d'Etudes d'Avallon*, 94^{ème} volume, 2017-2018 (2021), p. 10-31.

Pollini 2002

Pollini (J.) – *Gallo-roman Bronzes and the process of romanization : Cobannus hoard*, Brill ed., New-York, 2002 (Monumenta Graeca et romana, vol. IX).

Rolley 1993

Rolley (Cl.) – Un dieu gaulois près de Vézelay, *Bulletin de la Société d'Etudes d'Avallon*, 74^{ème} volume (1990 à 1992), 1993, p. 19-25.

De la RCEA à l'A79 : fouille d'un atelier de potiers antiques à Toulon-sur-Allier, *La Forêt* (03)

Gabriel Rocque

Service d'Archéologie Préventive du Département de l'Allier

Maud Labalme

Service d'Archéologie Préventive du Département de l'Allier

Mickaël Bandiera

Service d'Archéologie Préventive du Département de l'Allier

Un projet de transformation de la Route Centre Europe Atlantique (RCEA) en autoroute A79 a mobilisé de nombreuses équipes archéologiques en 2020 et 2021 dans le département de l'Allier. Cette route traverse le département d'est en ouest (de Digoïn à Montmarault), sur une longueur de 88 km.

Les services de l'État (Service Régional de l'Archéologie) ont prescrits 68 diagnostics (dont 61 ont été réellement mis en œuvre) qui ont été réalisés durant l'année 2020 par l'Institut National de Recherches Archéologiques Préventives (21 diagnostics pour une surface de 74 ha) et par le Service d'Archéologie Préventive du Département de l'Allier (40 diagnostics pour une surface de 153 ha). 42 sites ou indices de sites ont ainsi été révélés principalement concentrés dans deux secteurs (fig. 1) : la commune de Toulon-sur-Allier et, à l'est, entre les communes de Montbeugny et de Dompierre-sur-Besbres. Toutes les périodes sont représentées, mais majoritairement les sites datent de la protohistoire à l'époque médiévale. Le Service Régional de l'Archéologie a prescrit 17 fouilles, dont 15 ont été mises en œuvre en 2021 par cinq opérateurs différents. Parmi toutes ces fouilles, l'une d'elle concerne un atelier de potiers anciennement connu et qui se rapproche des problématiques rencontrées à Autun : celle de l'étude de la coroplastie (artisanat des figurines).

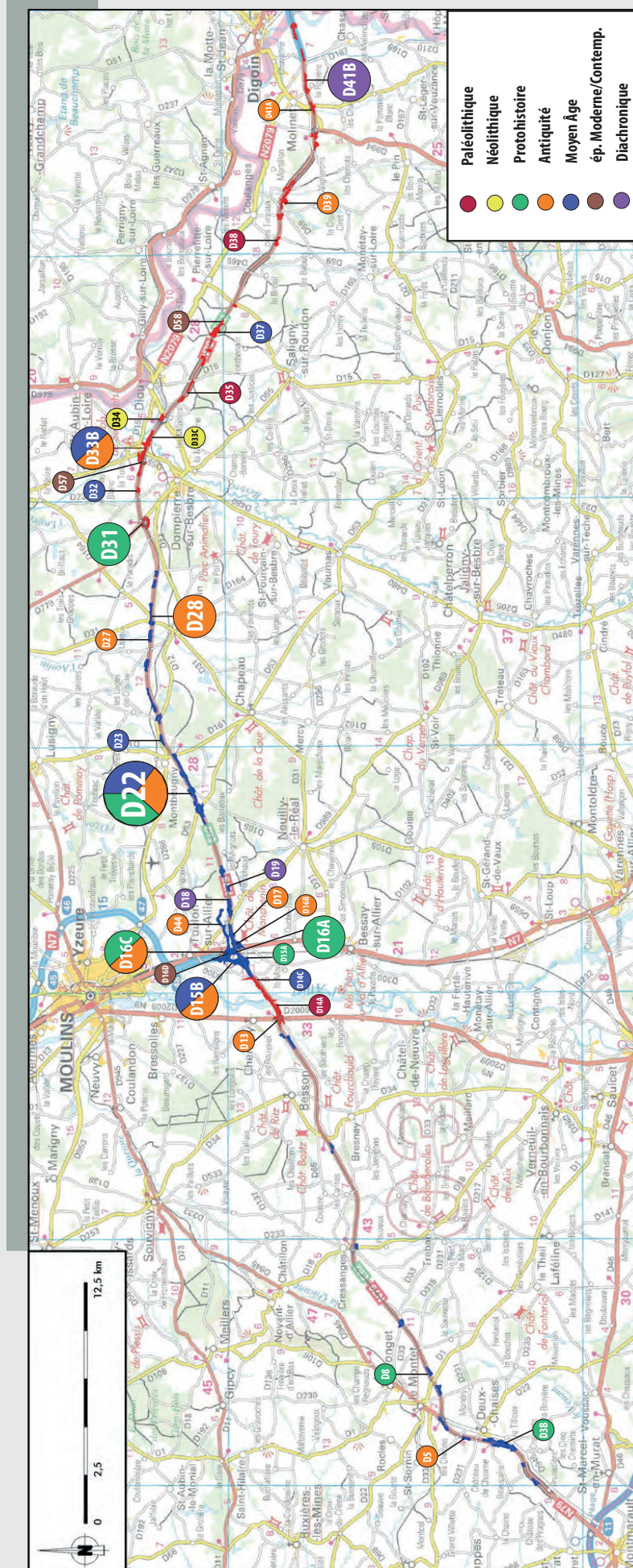
Contexte historique

La commune de Toulon-sur-Allier présente un potentiel archéologique très riche (fig. 2), comme en attestent les 6 fouilles réalisées

dans le cadre du projet A79 couvrant les périodes de la protohistoire, de l'Antiquité et du Moyen Âge. Ce bourg, situé au sud de Moulins, est connu depuis la fin du XIX^e siècle pour receler deux ateliers de potiers gallo-romains (le Larry et la Forêt), lieux de fabrications de poteries, mais également de figurines en terres blanches. Depuis lors, de nombreuses fouilles et découvertes ont contribué à mieux cerner et caractériser ces sites. L'étude la plus récente a été menée dans le cadre d'une thèse de doctorat qui visait à étudier ces ateliers sous le regard des productions de céramique (Salvaya 2021).

Durant l'Antiquité, l'implantation humaine s'organise autour d'un axe viaire majeur, longeant l'Allier en rive droite et reliant Nevers à Varennes-sur-Allier (*Vorocium*) (Chaléat, Rocque 2021, p. 152-173). Cette voie pourrait desservir l'atelier de *La Forêt*. Le second, au *Larry*, serait alors excentré par rapport à cet axe principal.

De ces deux ateliers, celui du *Larry* est le mieux documenté (Salvaya 2021). Il est constitué d'une dizaine de fours en batterie, accompagnés de plusieurs fosses et fossés remplis de rejets de cuisson. Parmi ceux-ci, il faut citer : de la vaisselle fine (sigillées lisses ; sigillées moulées ; céramiques métallescentes) ; des céramiques peintes (Vertet 1959) ; des céramiques communes ; des figurines (animaux, Vénus, déesses-mères et autres divinités, etc.) ; des moules (sigillée, métallescente, figurine), des fragments de lampes et quelques monnaies. De nombreuses estampilles sur céramique sigillée et peinte recensent plus d'une quarantaine de noms de potiers différents.



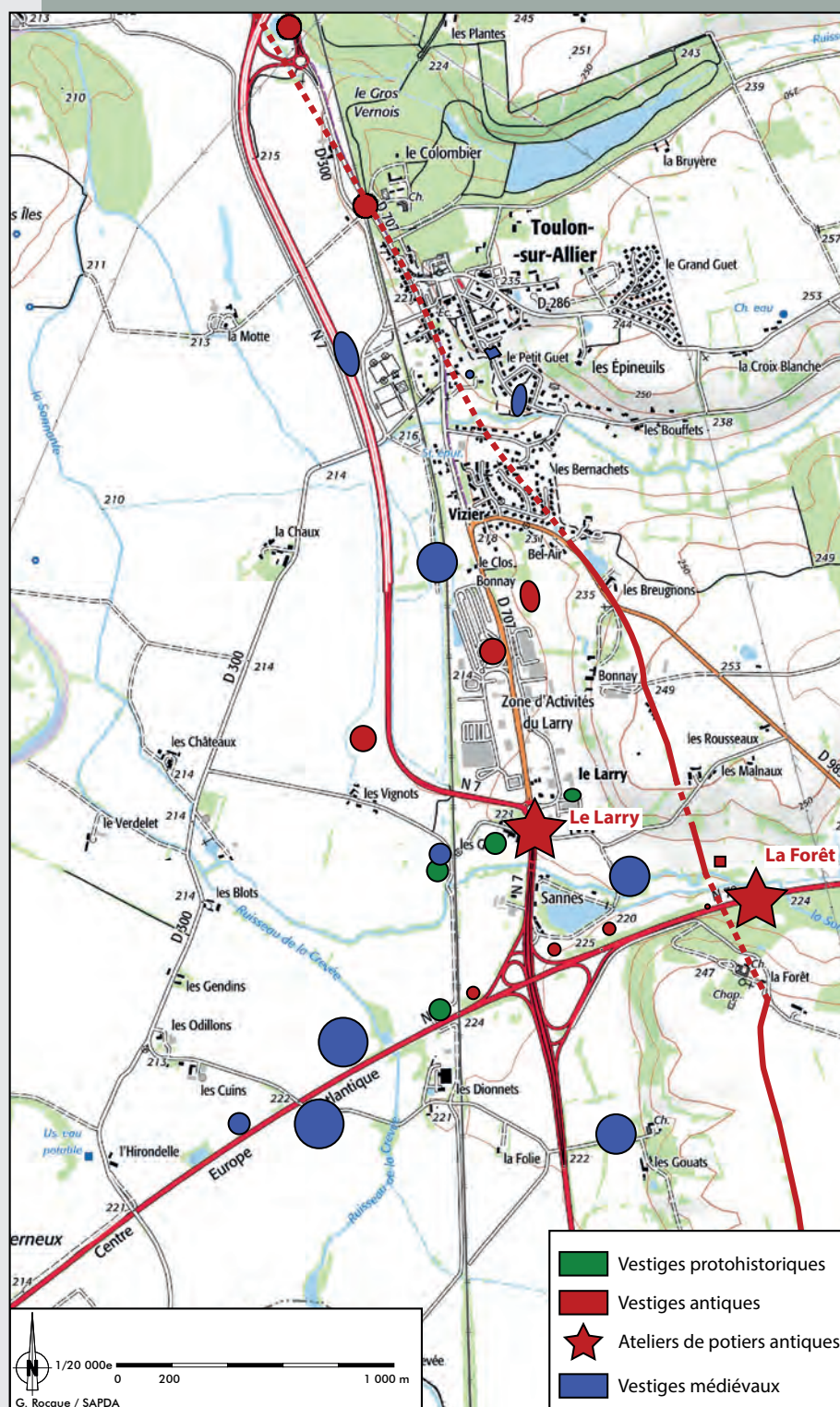


Fig. 2 Contexte archéologique de la commune de Toulon-sur-Allier (G. Rocque-SAPDA).

Le fonctionnement de cet ensemble est daté entre la deuxième moitié du II^e siècle et la première moitié du III^e siècle. Par ailleurs, ce lieu de production artisanal est également caractérisé par la présence de plusieurs murs construits à l'aide de pierres et de tessons de céramique.

Situé à environ 600 m au sud-est, l'atelier de *La Forêt* est connu depuis le XIX^e siècle.

Cette occupation est composée d'un habitat lié à l'atelier (Bet, Vertet 1979), principalement caractérisé par des rebus de cuisson et des moules ; tandis que les fours sont mentionnés dans la littérature du XIX^e siècle, mais ne sont pas localisés avec précision. Le corpus céramique et de figurines mis au jour sur le site de *La Forêt* est caractéristique de contextes domestiques, à savoir de la vaisselle de table et culinaire. Deux phases

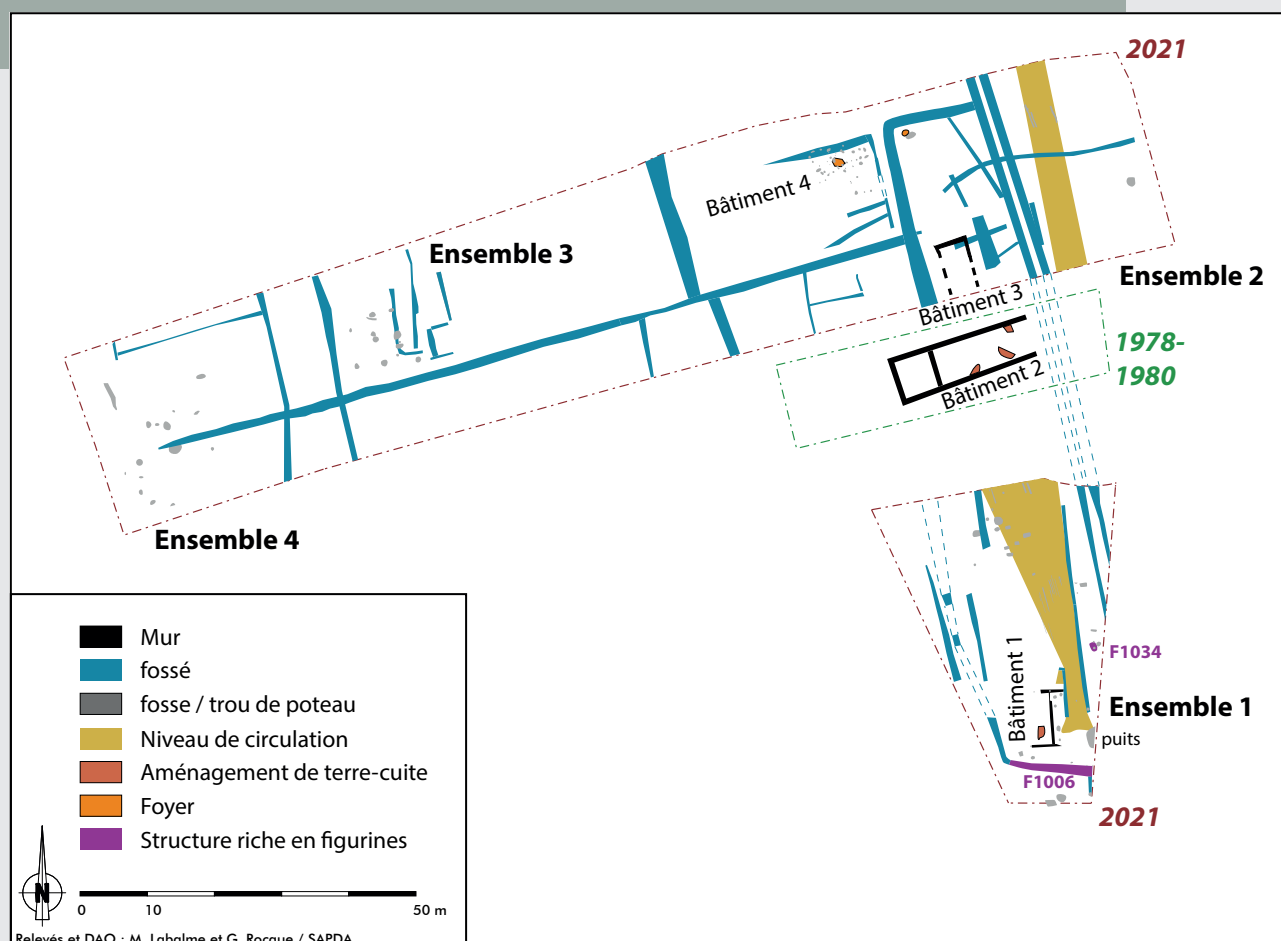


Fig. 3 Site de *La Forêt*, synthèse des données anciennes et de la fouille de 2021 (M. Labalme et G. Rocque – SAPDA).

d'occupations ont été mises en évidence lors de ces travaux : l'une datée de la fin du I^{er} siècle de notre ère et la seconde durant le courant du II^e siècle, contemporaine de l'atelier du Larry.

La fouille de *La Forêt* en 2021

En 2020, un diagnostic archéologique a permis de révéler la continuité de l'occupation du site « La Forêt » de part et d'autre de la RCEA actuelle (Rocque 2020) qui a abouti à une fouille préventive menée du 26 avril au 9 juillet 2021 par une équipe de 14 agents du SAPDA sur une surface de 6 710 m². La phase de terrain a été lourdement handicapée par la pluviométrie importante de cette période qui a noyé une partie du site durant de longues périodes. Néanmoins, la fouille a permis de montrer que l'occupation antique se découpe en quatre principaux ensembles (fig. 3) : un possible atelier au sud (ensemble 1), une occupation plus diversifiée au nord qui pourrait correspondre aux habitats

(ensemble 2), une occupation mal caractérisée vers l'ouest (ensemble 3) et une zone funéraire (ensemble 4). Ne sera abordé au sein de cet article que l'ensemble 1.

Précisons d'emblée que les résultats présentés ici restent provisoires et issus des observations de terrain. En effet, les phases d'étude ne sont à ce jour qu'à peine esquissées et le lavage du mobilier archéologique n'est pas encore achevé.

L'ensemble 1, un possible atelier de potiers

Au sud de la RCEA actuelle, une voie est matérialisée par un cailloutis de galets et de nombreuses recharges contenant notamment des scories. Elle dessert un petit édifice constitué de trois murs (fig. 4). La maçonnerie centrale, d'axe nord / sud, est longue de 7,60 m, conservée sur une assise de fondation parfaitement parementée et agencée. Les deux murs latéraux au nord et au sud sont de facture plus frustre et sont conservés sur une longueur respective de 3,50 m et

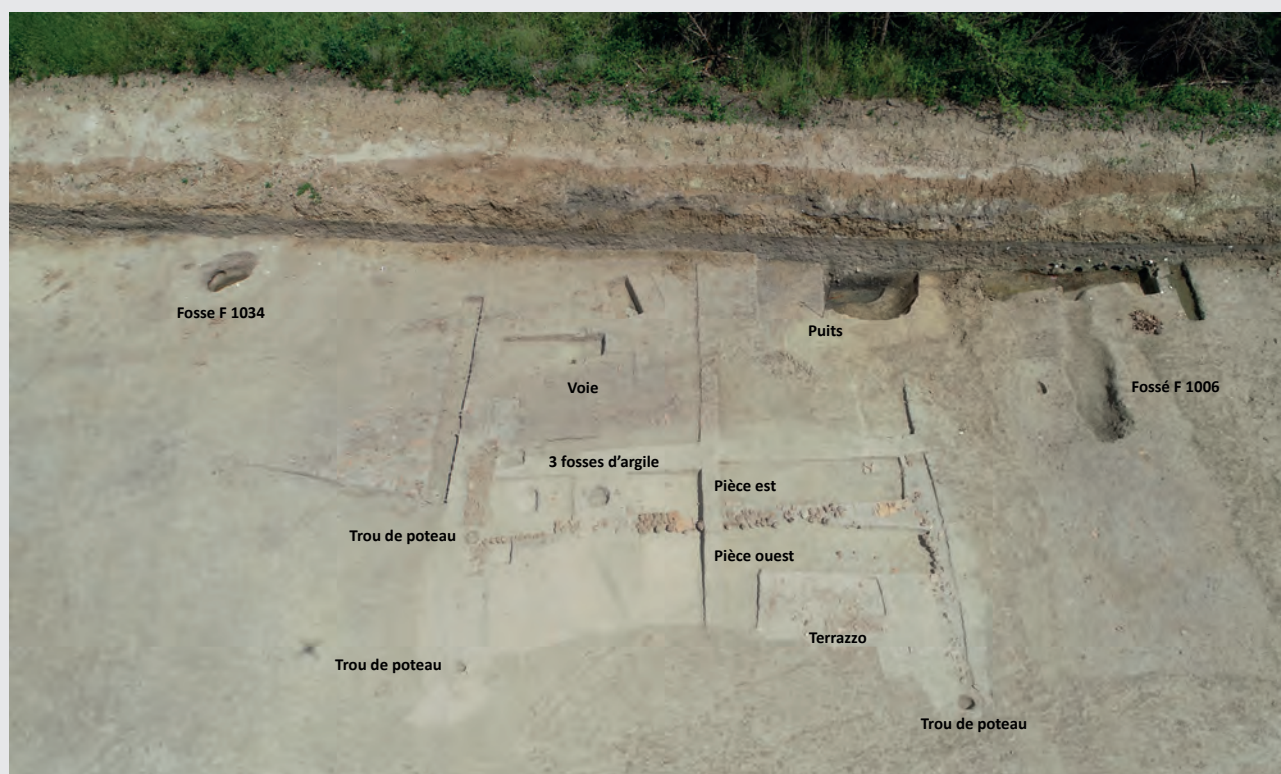


Fig. 4 Probable atelier de potier : édifice et structures environnantes (G. Rocque – SAPDA).

de 4,40 m. À l'ouest, ils sont complétés par des alignements de trous de poteaux qui permettent de restituer un bâtiment aux fondations en pierres, mais aux élévations en matériaux périssables. La pièce, située à l'est, semble ouverte sur l'extérieur. La voie pénètre dans le bâtiment et pourrait correspondre à une aire de chargement/déchargement. Trois fosses contenant de l'argile blanche sont également présentes à l'intérieur. Il pourrait s'agir de fosses de stockage d'argile. La pièce ouest semble être fermée et correspondre à l'atelier lui-même. Un possible socle de fondation est constitué d'un *terrazzo* de petits fragments de terres cuites pilées dont au moins un angle se détache (1,90 x 1,06 m). Cet édifice est bordé à l'est par un puits (localisé en bordure d'emprise) et au nord par une fosse (F1034) qui a livré un riche corpus de céramiques et de figurines.

L'occupation semble délimitée par un fossé dont l'angle sud-ouest a pu être mis au jour. Le tronçon sud de ce fossé (F1006) a lui aussi livré un corpus très fourni de céramiques et de figurines.

Le corpus de figurines de l'ensemble 1

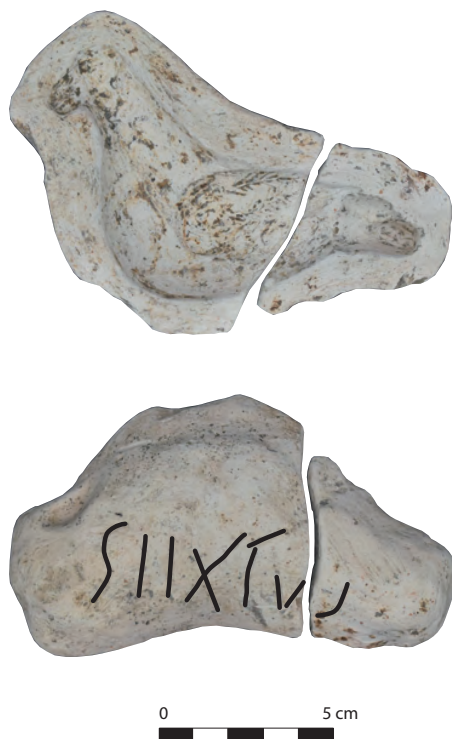
À ce jour, seul un inventaire préliminaire du corpus de moules de l'ensemble 1 et des figurines de la fosse F1034 et du fossé F1006 a été esquissé.

137 fragments de moules de figurines sont comptabilisés au sein de l'ensemble 1 (fig. 5). Si la majorité d'entre eux ne portent aucune marque (53 %), une quantité non négligeable présente une signature au dos des valves. Au moins six potiers sont identifiés : Certinos (CIIRT), Mercu[s], Sacrillos, Sextus (SIIXTVS), Severianus et Urbicus (VRBICVS). Les représentations majoritaires sont, sans surprise, les Vénus anadyomènes (22 exemplaires) et les déesses-mères (9 exemplaires). À l'exception de Mercus, tous les autres potiers étaient déjà connus sur le site de *La Forêt* (Bémont *et al.* 1993, p. 37-39) et ont œuvré sur d'autres ateliers de la vallée de l'Allier (*Le Larry*, Yzeure, Saint-Pourçain-sur-Besbre et Vichy principalement).

Le corpus de figurines découvert au sein des deux structures F1006 et F1034, est lui aussi riche et varié (fig. 6). Au total, ce sont 145 restes qui sont comptabilisés contenant là aussi une majorité de Vénus anadyomènes (41 fragments) et de déesses-mères (39 restes). Néanmoins, les représentations

Moules (NMI)	Cerfios (CIIRT)	Mercu[s] ou Merc[i][s] ou Merg[i][s]	Sacrillos	Sextus (SIIXTVS)	Sextus ?	Severianus ou Sextus	Severianus	Severianus ?	Urbicus (VRBICVS)	...ER	...R...	...VS	V...	Feuille de vigne	Signature illisible	Moules non signés	TOTAL	% TOTAL
Vénus anadyomène	1	3	1	6		1			1		2	2		1	5	22	45	32,8
Déesse-Mère				1	1		1		1				1		5	9	19	13,9
Déesse protectrice					1												1	0,7
Cucullatus				1					1								2	1,5
Risus		1															1	0,7
Pigeon/colombe				1													1	0,7
Oiseau																1	1	0,7
Lion ?				1													1	0,7
Cheval								1									1	0,7
Céramique ?				1												1	2	1,5
Piédestal					1												1	0,7
Indéterminé			1	1	3	2			1	1		1			12	40	62	45,3
TOTAL	1	4	2	12	6	3	1	1	4	1	2	3	1	1	22	73	137	100
% TOTAL	0,7	2,9	1,5	8,8	4,4	2,2	0,7	0,7	2,9	0,7	1,5	2,2	0,7	0,7	16,1	53,3	100	

a. Tableau de quantification des moules de figurines de l'ensemble 1



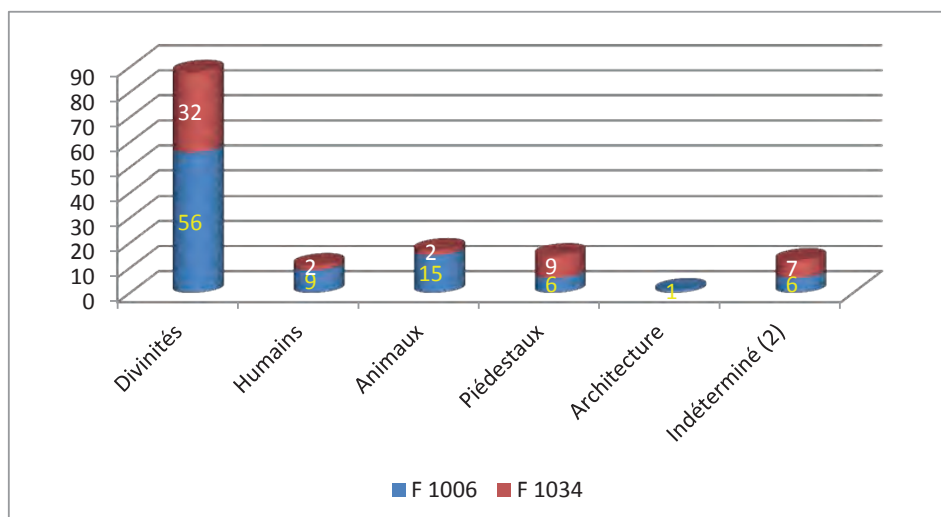
b. Moule de figurine signé Sixtus [SIIXTVS] :
Pigeon
Valve droite



c. Moule de figurine signé Sixtus [SIIXTVS] :
Vénus anadyomène
Valve antérieure

Fig. 5 Corpus de moules de figurines de l'ensemble 1 (M. Bandiera - SAPDA).

Figurines (NMI)	Vénus anadyomène	Déesse-Mère	Jupiter	Mercure	Abondance	Epona	Cucullatus	Risus	Tête féminine	Buste d'homme	Buste ?	Cheval	Bœuf	Bélier	Paon	Singe	Œuf	Piedestal	Piedestal de buste	Architecture	Indéterminé ⁽²⁾	TOTAL
F 1006	35	15	2	1	1	2	3	1		1	4	9	1	2	1	1	1	6	0	1	6	93
F 1034	6	24		1	1			1	1			1		1				3	6		7	52
TOTAL	41	39	2	2	2	2	3	2	1	1	4	10	1	3	1	1	1	9	6	1	13	145
% TOTAL	28,3	26,9	1,4	1,4	1,4	1,4	2,1	1,4	0,7	0,7	2,8	6,9	0,7	2,1	0,7	0,7	0,7	6,2	4,1	0,7	9,0	100,0



a. Tableau de quantification et histogramme des figurines trouvées dans les structures F1006 et F1034



b. Pannel des figurines les mieux conservées du fossé F1006

Fig. 6 Corpus de figurines des structures F1006 et F1034 (M. Bandiera et G. Rocque - SAPDA).

sont plus variées et comprennent des divinités, des représentations humaines, des animaux ainsi que des piédestaux et un élément d'architecture.

Si les fours de potiers du site de *La Forêt* ne sont pas localisés, ils ont pourtant été identifiés au XIX^e siècle et l'occupation de la zone sud présente toutes les caractéristiques d'un atelier de potiers-coroplastes. En effet, les structures archéologiques aussi bien que le corpus, notamment de figurines, plaident en faveur de cette interprétation. L'étude complète des données produites par cette fouille préventive permettra de mieux comprendre l'organisation de cet atelier de potiers et notamment son lien avec celui du *Larry*, distant de seulement 600 m.

Références bibliographiques

Bémont *et al.* 1993

Bémont (C.), Jeanlin (M.), Lahanier (C.). dir. – *Les figurines en terre cuite gallo-romaine*, DAF 38, Paris, 1993.

Bet, Vertet 1979

Bet (P.) et Vertet (H.) – *Rapport officiel des fouilles archéologiques sur le site de « La Forêt » à Toulon-sur-Allier (Auvergne)*, SRA Auvergne, Clermont-Ferrand, 1979.

Chaléat, Rocque 2021

Chaléat (F.) et Rocque (G.). coord. – *Les agglomérations de la basse vallée de l'Allier : II^e siècle av. – XIV^e siècle de n. è. Projet Collectif de Recherche*, SAPDA, SRA Auvergne, Clermont-Ferrand, mars 2021.

Rocque 2020

Rocque (G.), Boulanger (L.), Dion (M.), Salles (B.), *Toulon-sur-Allier, site gallo-romain de « La Forêt », A79 - Zone D17 (Auvergne, Allier, 03.286)*. Rapport de diagnostic, SAPDA, SRA Auvergne, Clermont-Ferrand, décembre 2020.

Salvaya 2021

Salvaya (F.) – *Production céramiques et échanges dans les ateliers de Lezoux et de la Gaule centrale durant l'Antiquité, l'exemple de Toulon-sur-Allier*, thèse de doctorat sous la direction de Martine Joly, Université Toulouse Jean-Jaurès, 2021.

Vertet 1959

Vertet (H.) – Découverte de poteries peintes à Toulon-sur-Allier (Allier), *Gallia*, 17, p. 216-223.

Liste des intervenants

Alix Stéphane

Inrap

stephane.alix@inrap.fr

Besson Jérôme

Archeodunum SAS

j.besson@archeodunum.fr

Fochesato Andrea

EPCC Bibracte

a.fochesato@bibracte.fr

Fossurier Carole

Inrap

carole.fossurier@inrap.fr

Labaune Yannick

Service Archéologique de la Ville d'Autun

yannick.labaune@autun.com

Nouvel Pierre

Université de Bourgogne-Franche-Comté,

UMR 6298 ARTEHIS

Pierre-Stanislas.Nouvel@u-bourgogne.fr

Rocque Gabriel

Service d'Archéologie Préventive du

Département de l'Allier

rocque.g@allier.fr



Campagne de fouille 2020. PCR La Genetoye
(crédit : Equipe de fouille).

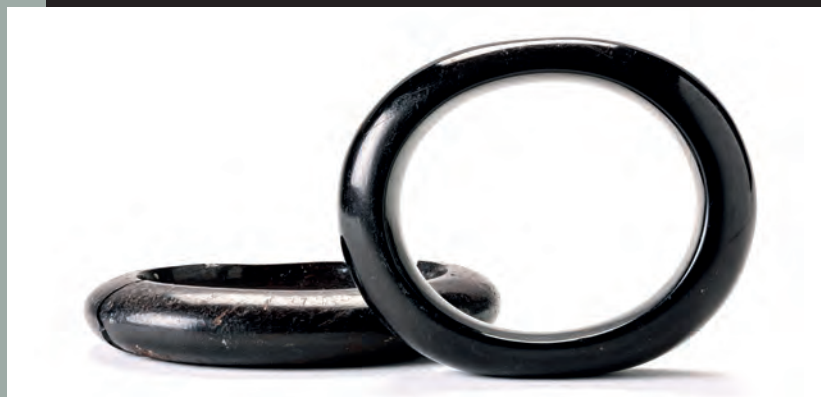


Vue zénitale du futur complexe muséal, avec de gauche à droite,
l'ancien tribunal, la prison panoptique et l'actuel musée Rolin
(crédit : Com'Air).



Ci-dessus :
Valve de moule de figurine représentant
un « *risus* » ou « enfant rieur »
(crédit : L. Androuin , Musée Rolin).
Vue aérienne de la fouille de Saint-Pierre l'Estrier
(crédit : Ch. Fouquin, Inrap).

Illustration de 4^e de couverture :
Céramique découverte lors de la campagne de fouille 2020.
PCR La Genetoye (crédit : Equipe de fouille).
Bracelets provenant de la fouille de Saint-Pierre l'Estrier
(crédit : D. Glikman, Inrap).
Eperon découvert dans un caveau funéraire lors du diagnostic
pour l'extension du musée Rolin, après restauration
(crédit : Musée Rolin).



© UMR 6298 ARTEHIS - Conception graphique : Anthony Dumontet
Coordination et assemblage des contributions :
Angélique Tisserand, Service Archéologique Ville d'Autun
Relecture : Yannick Labaune, Service Archéologique Ville d'Autun

ISSN 2494-2677
Octobre 2022

Avec le soutien de



En partenariat avec

